

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Les passages surlignés, soulignés, encadrés ou mis en gras, sont de notre fait. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

Jean Malaurie
Les derniers rois de Thulé
Avec les esquimaux polaires, face à leur destin
Terre humaine poche, Pocket 3001, Plon 1989

Avant propos	page 2
1ère partie : Le Groenland est un "pays vert"	page 2
2ème partie : Les rois de Thulé	page 3
Chapitre 1 : Les hommes du pôle	page 3
Chapitre 2 : Siorapaluk - L'installation de la cabane d'hivernage	page 4
Chapitre 3 : Le cycle du Terianniaq	page 5
Chapitre 4 : Pualuna	page 6
Chapitre 5 : Chasse au morse	page 8
Chapitre 6 : L'hiver quatre mois de nuit polaire	page 10
Chapitre 7 : À la rencontre du soleil	page 28
3ème partie : 1500 km d'exploration en terres d'Inglefield, Washington et Ellesmere	page 29
Chapitre 1 : Objets et préparatifs d'expédition	page 29
Chapitre 2 : Retards	page 29
Chapitre 3 : Retour sur Etah, ultima Thulé	page 30
Chapitre 4 : Tempête	page 31
Chapitre 5 : Expérience solitaire à Quqertaraq	page 32
Chapitre 6 : Vers la baie du grand massacre	page 33
Chapitre 7 : Le drame de la seconde expédition de Thulé	page 34
Chapitre 8 : Notes sur la vie d'équipe en expédition Le "Buannaarpoq" !	page 35
Chapitre 9 : Une chasse à l'ours	page 36
Chapitre 10 : Du Groenland au Canada par traîneaux à chiens	page 36
Chapitre 12 : Approches de la psychologie esquimaude	page 37
4ème partie : L'âge de fer, Thulé-Blue-Jay	page 39
Chapitre 1 : La base de 800 millions de dollars	page 39
Chapitre 2 : Le débarquement du 9 juillet, Inuk est condamné	page 39
Pour une première conclusion	page 42
5ème partie : Et après ? Retours à Thulé 1967, 1969, 1972, 1982	page 43

Avant propos

De par le fait même que ces hommes – surtout les plus vieux – sont sans écriture, le passé est en eux comme retenu avec une rare précision afin de ne pas être oublié. Ils le marmonnent, le revivent dans un demi-rêve, les événements se déroulant derrière leurs yeux plissés comme des séquences de films. Cette faculté qui est éminemment celle des peuples archaïques, les Esquimaux m'en ont rappelé l'importance et donné le besoin. Lorsque, avec Inuterssuaq, Aamma, Imina, Kutsikitsoq, Bertsie et tant d'autres, ont été évoquées, vingt années plus tard, certaines scènes vécues ensemble, elles ont été revécues avec infiniment plus d'intensité que quelques mois après, comme si le temps était nécessaire pour que « la petite sensation » - couleur, odeur, toucher, qualité du silence en ces déserts, émotion -, inscrite au creux de la mémoire, protège le souvenir de l'évènement qui, consigné avec précision, s'avère d'un grand enseignement ethnologique.

La centaine de pages finales de cette dernière édition tente d'exprimer le combat de ce peuple inuit avec « le » progrès et, surtout, avec lui-même.

Mai 1988.

Tamanrasset-Thulé

« Autorisation Groenland accordée »

Première partie

Le Groenland est un « pays vert »

Les Danois, en vrais coloniaux, cachent leurs richesses. Ils ne vivent qu'entre eux. (...) Chaque matin à l'escale, je dois l'avouer, une déception renouvelée que de ne pas trouver en cette grande île polaire une nature intacte. Certains escomptaient des iglous de neige, des esquimaux sauvages, des meutes de chiens féroces. Nous butons sur un décor coloré de village scandinave, sur des métis en salopette se rendant à vélo au travail...

Gaie, avenante, Juditha me laisse le souvenir d'une fille courtaude et replète, affublée d'un pantalon à carreaux soulignant avec disgrâce un large et bas arrière-train. A l'occasion de l'arrivée du navire danois, elle s'est, ce matin, rapidement fardé le visage et nacré les ongles. (...) Le père de Juditha était chasseur de phoques dans le Sud. Elle se souvient avec émotion de son enfance qu'elle juge toutefois misérable. Elle songe à voix haute : « (...) Une iglou noire, un carré de pierres et de mottes de tourbe. Une unique petite pièce habitable, une fenêtre, un seul bat-flanc pour lit. Des phoques tous les jours à manger. Les peaux de renards attrapés l'hiver permettaient d'acheter à la boutique du sucre, du café et des munitions. Le traîneau à chiens ? Ah oui ! L'unique vrai plaisir des hommes ! Mais si eux étaient toujours dehors, nous, dans l'iglou, il fallait, sans relâche, coudre et mâcher les peaux à s'en user les dents ».

Avec beaucoup d'obstination, le gouvernement danois veut maintenir, autant que possible, l'isolement des Groenlandais, afin d'en protéger la spécificité culturelle et

historique. C'est sa politique qui a été un modèle, suivie, avec des vicissitudes, depuis 1721. Mais il y a eu la dernière guerre, les bases américaines sur la côte sud-ouest avec leur va-et-vient d'hommes et d'idées. La rancœur du petit peuple d'être traité en mineur est très vive. (...) le pays ne voulait plus de cette législation protectionniste, conçue pourtant dans l'intérêt des habitants. Dans le même temps, le petit peuple montrait une touchante confiance dans le roi danois dont chaque maison arbore l'effigie. Longtemps ignorée, cette situation sera révélée par les élections de 1964 qui ont assuré le succès du parti Inuit, parti des esquimaux. (...) Deux Groenlandais, très danisés – des « collaborateurs », m'a-t-il été soufflé par un extrémiste – représentent à Copenhague, au parlement, les 50 000 habitants de l'île.

Deuxième partie Les rois de Thulé

Retour à l'âge de pierre ou, plus précisément, du phoque : faisons route vers Thulé. (...) Thulé, abritée des vents canadiens par deux îles aux falaises de grès rougeâtres, s'adosse à l'inlandsis. Celui-ci déverse dans fjord voisin d'énormes icebergs attirant les grands cétacés et, par voie de conséquence, les chasseurs qui en vivent. (...) Le 3 août, après une forte bourrasque, nous sommes en vue du campement esquimau. (...) A cette minute, une rupture s'est faite. Seul désormais devant le but fixé ; ma mission commence.

Chapitre premier

Les hommes du pôle

L'esquimaude puise à pleines mains dans l'eau brune du seau de bouillon, appelé *qajog*, et en tire des morceaux de phoque fumants et noirs comme la suie.

– Nerivoq ! Mangez !

Elle s'adresse aux hommes. Pendant le repas, les femmes et les filles se tiennent à part, l'air modeste, presque contrit. (...) Quelques marginales (femmes sans homme, coureuses...) grignotent en même temps que nous un bout de viande ; dans un coin, comme en « suisse ». Les petits garçons, un peu en retrait, mais derrière les chasseurs, déchiquettent la viande la plus saignante qui leur est passée de main en main par les anciens. Seuls les plus âgés osent se servir eux-mêmes. A croupetons ou debout, pendant une bonne heure, dans un bruit de mâchoires, les hommes dévorent donc une viande rêche et bouillie que les délicats détachent avec leurs ongles bombés et carrés, au noir marbré ; mon attention s'attarde un instant sur les bords irréguliers et cassés, comme biseautés au canif. La plupart d'entre eux découpent au raz du nez, avec leurs couteaux, des bouts de phoque de la taille du poing. La viande, à moitié mâchée, est avalée d'un coup de glotte. Entre deux portions, on se lèche les doigts, un à un. On crache, fume, boit ; chacun à sa guise et à son rythme. Pas le temps de parler.

Chapitre II

Siorapaluk – L'installation de la cabane d'hivernage

Ayant pris possession d'une cabane inoccupée, je l'ai transformée aussitôt avec l'aide intelligente des esquimaux. De forme rectangulaire et ramassée, couverte par un toit double faiblement incliné, elle se divise en deux parties : un corridor où seront déposés vêtements et armes, afin que, dans les allées et venues, ils ne soient pas humidifiés par la condensation ; une grande pièce destinée aux indigènes travaillant avec moi ou de passage ; enfin, séparée de cette pièce par une légère cloison percée d'une porte, une petite chambre d'environ 4m sur 1,80m. Je n'avais pas emporté de mobilier et c'est avec les planches de mes caisses que je dus

fabriquer par la suite table et sièges. Dans cet abri, où, pendant l'hiver, la glace montait le long des cloisons jusqu'à 30 centimètres au-dessus du sol et devait être brisée au couteau, le chauffage était assuré par une cuisinière rouillée trouvée sur place et vieille de plusieurs dizaines d'années. Pour combustible, je disposais localement d'un charbon groenlandais importé... d'Afrique du Sud ; au cours de l'hiver, je réalisais donc ce paradoxe de brûler au faite du Monde un charbon venu des antipodes. Lors des plus grands froids (-50°C), je chauffais la pièce également avec un réchaud à essence (Coleman).

Sitôt débarqué, je plantai dans le sol sableux, avant que les 70 cm de sable dégelé ne soient de nouveau englacés, un grand mât de 4 mètres pour fixer l'antenne de mon émetteur radio. A quelques mètres de là, je dispose d'une cache à viande, montée sur quatre pieux, à 2m de hauteur. La viande et les harnais sont ainsi à l'abri des chiens et des rares ours qui rôdent. A proximité, les neuf chiens achetés à mon passage à Thulé. Le chiot, Caporal, que j'avais gardé de la dernière portée, s'est délibérément installé près de mon lit.

J'ai fait la connaissance de l'administrateur indigène, un jeune Sud-Groenlandais de Julianehaab, au beau visage : John Petrussen. Par suite d'une confusion regrettable des activités, il est tout à la fois catéchiste, instituteur et boutiquier.

Je m'exerce sur la plage à conduire mes chiens. Je fais des présents, de droite et de gauche, souris, parle. L'Esquimau ne dit rien, s'habitue à ma présence, mais il serait prématuré de dire que des liens se nouent ; tant s'en faut. Méfiant, il se réserve et ne cessera jamais en fait d'être lui-même et de rester sur ses gardes.

- *Qallunaaq ? Sunaana...* ? Un Blanc ici ? Qu'est-ce que cela signifie ?

De plus loin qu'ils m'aperçoivent, les enfants se sauvent en pleurnichant. Qui dira les phases déconcertantes de cette période d'observation, la patience nécessaire, les découragements devant ces êtres mobiles, leurs sourires et leur ironie, leur gentillesse et leur fausseté, ce double jeu qui épuise les nerfs du Blanc solitaire installé en un milieu étranger ? (...) C'est dans le charme de votre plaisir de vivre parmi eux que vous forcerez leur sympathie encore rétive (ce dont on vous gardera une secrète et fidèle tendresse) et que vous établirez dans l'esprit de ces êtres, qui la respecteront, votre valeur propre.

Quand les signes vous en seront-ils donnés ? Le jour peut-être où les femmes se feront douces et attentives, et qu'avec une candide obstination elles dilapideront sous forme de thé, de cuillerées de confitures, le meilleur de vos réserves. Enfin, lorsque les hommes commenceront à vous parler « chiens », c'est alors seulement, dans la mesure où l'on oubliera en vous le Blanc, que vous pourrez commencer à connaître le groupe dans sa vérité quotidienne. Mais il ne faut pas se leurrer, les esquimaux resteront le plus souvent acteurs et masqués. C'est à de brefs instants d'inattention, dans le laisser-aller amical d'une fête ou d'une chasse, à l'occasion d'un danger couru en commun, qu'ils se confieront un peu, comme à eux-mêmes...

Le poste danois de Thulé est, ai-je dit, à 150 kilomètres au sud. A 70 kilomètres au nord, c'est Etah, puis le désert jusqu'à l'océan Glacial et le pôle.

Chapitre III

Le cycle du *Terianniaq*

Nous sommes mardi ; les comptoirs sont fermés dans tout le Groenland. Il faut discipliner l'indigène. Cela n'empêche toutefois pas Ululik, aujourd'hui précisément, d'avoir envie de sucer des bonbons. (...) Du fond de la boutique à l'étalage, l'employé ne cesse d'aller et de venir. John interprète les désirs confus d'Ululik en les précisant, en leur fixant une dimension. Compter, peser sont des pratiques d'autant plus inhabituelles que depuis 1910 elles sont, en ces lieux de *pisiniarfik* (de commerce) avec les Blancs, indignes de lui.

Le *Pisiniarfik* joue un rôle chaque année plus considérable dans la vie indigène. (...) La boutique, levier administratif, est, entre les mains de l'autorité danoise, l'instrument essentiel de colonisation. Les problèmes posés par l'émancipation culturelle et économique de ce peuple archaïque sont délicats, difficiles. Assurément, ces 302 habitants ont été maintenus isolés du reste de l'île du Groenland.

A mi-chemin de la civilisation technique, l'Esquimau est devenu exigeant ; ses besoins ont changé et la seule économie indigène ne saurait désormais le satisfaire. Le comptoir européen a fait naître en lui de nouvelles habitudes. Il s'est accoutumé à nos pratiques, son alimentation s'est modifiée (emploi quotidien du sucre, café, thé, occasionnellement de biscuits, flocons d'avoine, lait), son mode de vie domestique transformé (substitution fréquente du textile aux peaux de phoque ou de renne, emploi de bois, de carburant ou de charbon). Et ce, avec une véritable intelligence de producteur. Les résultats de mon étude économique détaillée du groupe des esquimaux Polaires tout entier, visant à dresser la structure globale des budgets individuels, ont en effet souligné le primat des dépenses d'équipement, c'est-à-dire des « investissements productifs », sur tous les autres postes.

A partir des données de l'INSEE (Institut de la statistique, Paris), il apparaît notamment que le budget de certaines familles rurales de quatre à cinq personnes du département de la Lozère est fort inférieur à celui de Thulé. Pour disposer de numéraire, pour s'insérer dans le monde moderne auquel tout l'invite à participer, une seule ressource pour le moment : la chasse aux renards. La vie indigène aux hautes latitudes dépend désormais presque exclusivement de cet animal jadis méprisé, à mieux dire, négligé.

Cette richesse très relative de Thulé – conditionnée par l'austérité de vie des esquimaux – a permis à Knud Rasmussen, administrateur du district de Thulé de 1910 à 1933, d'organiser, dans le cadre d'une Société dite de Thulé (Kap York Stationen), sept expéditions scientifiques justement dites « Expéditions de Thulé ». (...) La société de Thulé représente, en 1946-1947, 1,3% de la population groenlandaise, cependant qu'elle fournit 2,62% de ses produits acquis dans tout le Groenland par la Société Royale de Commerce. En 1950, elle couvre, à elle seule, 11,7% des fournitures de produits groenlandais autres que le *poisson*.

Un peu plus de soixante-dix chasseurs, dans cette société isolée des esquimaux Polaires, fournissent donc *ad valorem* près de 10 millions d'anciens francs (100 000 F) au marché mondial de la fourrure, soit 1700 F par an, par tête ; mais cette société ne dispose, en retour, que d'un revenu effectif atteignant un peu plus de 5 F par mois, sur lesquels doivent être prélevés le financement, l'amortissement du matériel (bois et traverses de traîneaux, fusils, cartouches...) et les frais généraux de production. Cette dernière – l'unité investie rapportant près de vingt-huit fois sa valeur – serait sans doute l'une des plus rentables du monde. Or l'Esquimau Polaire perçoit un peu moins du 1/5 de la richesse qu'il produit.

Un type d'homme nouveau à l'image du trappeur européen s'est déjà élaboré : individualiste et solitaire, rusé et âpre au gain. L'esprit de solidarité entretenu par la peur commune de manquer s'émousse. Il fait place à un esprit particulariste et mercantile, ennemi du partage, « capitaliste », tourné, en raison même des exigences du commerce, vers le monde extérieur et ses marchés.

D'esprit apparemment servile, en ce temps colonial, incapable, au moins dans une première génération, de former ses élites et de formuler des vues à long terme, l'Esquimau « moderne » veut à tout prix, lui aussi, bénéficier des avantages de la société de consommation. D'abord jouir et pleinement se contenter. Ensuite, et ensuite seulement, s'interroger sur les problèmes que pose la difficile intégration au monde moderne d'une société de chasseurs. Une vanité naturelle conforte l'Esquimau dans l'idée qu'il saura dominer ces problèmes aussi bien qu'il a su faire face dans l'histoire à ceux que posaient le froid, la solitude et la famine.

A tout prix doit être évité le régime dégradant d'assistance des trop habituelles semi-réserves. Le coût scandaleux de l'expérience américaine avec les Indiens devrait être pour toute administration arctique concernée – et elles le sont toutes – une permanente leçon. L'éveil de la population à une *conscience politique* de ces problèmes est le maître-mot, le préalable à toutes décisions. Pouvoir esquimau, et au plus tôt ! L'esprit de justice, l'histoire, le bon sens l'établissent. Lorsqu'un pays est riche de possibilités, il n'est d'autre solution, aux difficiles problèmes de coexistence entre des sociétés primitives et industrielles, que la pleine autonomie dans un cadre fédéral. Comme aux Féroé et en Sibérie du Nord, avec des territoires ou des républiques autonomes.

Chapitre IV

Pualuna

Cette rencontre devait être pour moi le début de relations amicales avec Pualuna, beau-père de Sakaennguaq. Le vieillard, chez l'Esquimau, n'avait pas droit de cité ; Assurément, les temps ont changé, mais si l'on n'encourage plus les vieux à se laisser mourir, l'on se montre toujours à leur endroit d'une sèche indifférence. Ils sont tout juste tolérés.

Il y a dix ans à peine, au Canada, le chasseur, durant ses marches, abandonnait encore ses vieux sur la banquise. Cet abandon, nécessaire en cas de pénurie, se faisait en accord tacite au cours des grands déplacements. A la fin de l'hiver, les Esquimaux fuyaient les villages où avait sévi la famine. Quarante-huit heures de marche de suite sans manger, sans dormir. Rejoindre les autres, vite : pour partager leurs réserves. C'était alors un lamentable spectacle : deux à trois chiens, guère plus, tirant une pauvre traîne (les Inuit de Thulé étaient, il y a encore moins d'un siècle, si démunis qu'ils ne pouvaient se permettre des attelages plus nombreux). Le père et fils marchent en avant ; la femme et la fille en arrière. Seul le vieux – la vieille aussi, mais plus rarement : elle meurt en général précocement – est assis à l'arrière de la traîne. Se sachant de trop, il se laisse enfin glisser... Personne ne se tourne ; et cependant que la traîne inexorablement s'éloigne, il songe en lui-même : « J'ai fait mon temps ! Allez-vous-en, vous autres. Vite, allez manger le phoque, le morse de ceux qui voudront bien partager avec vous. »

Pualuna a été partenaire d'expéditions américaines de la fin du XIX^e siècle, au nord du 80) lat. N. Il a fait partie de plusieurs expéditions de Peary, et c'est lui a dirigé la première phase de l'expédition de Cook vers le Pôle.

Très vite, j'oriente la conversation vers l'un des sujets faisant aussi l'objet de mes recherches : la généalogie des 80 familles esquimaudes actuelles du groupe tout entier. Elle intéressera près de 1200 individus, vivants et morts. (...) On devine les contraintes physiques de toutes sortes que ce groupe esquimau, le plus septentrional du globe, a dû affronter. (...) Relativement isolés : il leur est difficile de rejoindre par leurs propres moyens les esquimaux canadiens et même, dans une certaine mesure, d'entrer en rapport, à cinq journées, par bonne glace au-delà de la baie de Malville, à Kollursuaq, près d'Upernavik, avec les cousins groenlandais.

C'est sans aucun doute l'explorateur Peary qui, par ses cinq séjours successifs dans cette tribu, de 1891 jusqu'en 1909, lui fit accomplir, au prix d'une rémunération éhontée de ses ressources en fourrures de renards et en ivoire, une évolution technique décisive. Le premier comptoir fut fondé, après le départ définitif de Peary, au cœur de la tribu à Ummannaq, par Knud Rasmussen, en 1910, qui accola lui-même le nom européen de Thulé au nom autochtone pour bien souligner son caractère d'avant-poste.

La reproduction en milieu fermé et restreint entraîne, du fait du manque de diversité des génotypes, une tendance au nanisme : les esquimaux de Thulé avaient, en 1891-1892, les tailles les plus petites parmi les Esquimaux : 156 cm chez les hommes, 142 cm chez les femmes. Le métissage se traduit depuis vingt ans ici, comme ailleurs, par des tailles plus grandes qu'autrefois.

Les résultats obtenus sur la consanguinité de ce groupe étonneront plus d'un spécialiste. En une poignée d'hommes, de structure que l'on avait soupçonnée très lâche, avec propension à la promiscuité sexuelle, on aurait pu s'attendre à ce que le coefficient moyen de consanguinité fût élevé. Il n'en est rien. (...) On observe en tout cas en ce groupe isolé très peu de cas de malformations (quatre cas de boiteux, un bossu, deux paralysés dans le groupe des 302 Esquimaux en 1950). Cette situation remarquable de consanguinité faible des conjoints en un groupe de petit effectif et rigoureusement isolé – au moins de 1600 à 1863 (date de la dernière immigration venue du Canada) -, et cette faculté de maîtriser sa démographie en interdisant tout mariage consanguin, ne peut être comprise que si on la replace dans le cadre d'un système et d'une histoire.

Tout se passe en effet comme si, selon nos conclusions, toute union entre cousins jusqu'au 6^e degré était interdite. Pour le groupe, il est incontestable que loi fut salvatrice. L'eût-elle été longtemps ? La question se pose. Malgré des règles nuptio-parentales d'une exceptionnelle sévérité, 16% des femmes du groupe en âge d'être fécondées étaient en 1950-1951 stériles ; taux très élevé. On peut se demander s'il est dû à une consanguinité cumulative en ce groupe isolé – malgré les faibles taux de consanguinité parentale – ou bien aux effets seconds des fausses couches répétées à la suite : 1° des durs voyages en traîneau, en mars-avril, pendant lesquels la femme généralement en fin de grossesse est brutalement choquée par les heurts du traîneau sur la mauvaises glace ; 2° de pêches au saumon faites à l'foëne en juillet, à mi-cuisse dans l'eau glacée (par conséquent, en début de grossesse).

On est toujours surpris par la profonde connaissance empirique de la biologie de la femme dans les sociétés archaïques et anciennes. On observe que ces populations ont adopté des décisions concrètes, précises, des siècles avant que la connaissance scientifique, théorique et expérimentale, ait confirmé leur justesse. (...) Les Esquimaux ne comptent plus que 32 femmes en âge de procréer. Les caractéristiques biologiques du groupe observées en 1950

seraient les suivantes, au minimum : un écart intergénéral de trente-deux mois indépendamment de toute pratique contraceptive ou abortive ici inconnue (le coïtus interruptus ou tout autre procédé n'ont jamais été adoptés et ne sont même pas imaginés en 1950-1951), un taux de masculinité de 140 au moins (140 est le chiffre de 1950), un taux de stérilité des femmes fécondables peut-être élevé (il est en 1950 de 16%), une espérance moyenne de vie de vingt-deux pour les femmes, vingt-huit pour les hommes (1950), une surmortalité féminine (comme en 1950), une mortalité infantile largement supérieure à 60% des naissances (mortalité périnatale principalement).

On peut se livrer au calcul suivant à partir des données stables en 1950 : les 32 femmes reproductrices de 1855-1860 – en considérant même qu'aucun infanticide n'intervenait – ne pouvaient, au total, engendrer jusqu'en 1872 que 16 vivantes parmi lesquelles on compte 16% de stériles (comput 1950) : 14 sujets seulement se seraient donc révélés aptes à la reproduction. Mais que penser d'une collectivité dont le sort repose sur 14 sujets ? (...) Force est d'admettre, en ces petites unités humaines très spécifiques et subissant dans l'isolement des contraintes physiques considérables depuis une centaine de générations, des modifications fondamentales à certaines époques – dont la nature et l'ampleur nous échappent et qui ont pu affecter les caractéristiques de la fécondité, de la longévité génésique, de l'intergénéralité, de la masculinité, de la mortalité infantile.

Ces recherches généalogiques ne vont pas sans péripéties. Par souci de narguer l'enquêteur et par respect pour les morts qui leur sont chers – et dont il était interdit encore en 1950 d'évoquer même le nom – les esquimaux s'attachent, au tout début de l'entretien, à se souvenir mal et à opposer un masque d'indifférence. Mais très vite, pour peu que l'on ait saisi la bonne façon de les interroger, ils répondent clairement et avec une précision souvent extrême dans le détail.

Chapitre V

Chasse au morse

L'*aaveq* ou morse, cet animal providentiel, particulièrement abondant au large de Pitorarfik-Neqi – lieu de rendez-vous ancestral – permet à la tribu dans les semaines difficiles de décembre-janvier de disposer d'assez de viande pour nourrir ses chiens. Au cours de l'hiver, en effet, le morcellement de la glace encore trop fine en octobre-novembre, l'obscurité dans les jours sans lune, gênent la chasse du phoque aux trous de la banquise. Le renard, à la chair nauséabonde, constitue la seule viande fraîche de décembre à mars. Viande fort peu recherchée et les chasses à la perdrix et au lièvre ne suffisent pas.

Ce gibier pourtant ne manque pas sur les pentes verdoyantes et dans les vallées herbeuses ; mais c'est là une chasse de femmes, d'adolescents... et pour temps de vraie pénurie. Seule la viande rèche de morse nourrit. Aussi, tout au long de l'automne, le morse est-il systématiquement traqué. Les quartiers de viande en surplus sont enfouis ça et là sur le littoral sous des caches de pierres. En janvier-février, elles représenteront les principaux centres d'approvisionnement.

« Un sorcier, ajoute Pualuna, est immortel. Je veux dire que, si nécessaire, il peut revenir à la vie. On connaît, dans notre longue histoire, un sorcier qui est réapparu ainsi cinq fois après sa mort. On connaît même un *angakkoq* qui, ayant fait, d'une falaise, une chute mortelle, a vu ses restes mangés par un chien. Grâce lui soient rendues ! Alors même que ce chien l'avait mangé, il revenait à la vie et se présentait au village accompagné de l'animal

dont la bouche était encore pleine de sang... L'histoire de nos ancêtres, vois-tu, nous a appris à découvrir de bien grands mystères. Rien ne nous étonne et nous ne cessons de chercher à comprendre le sens de tout ce qui nous entoure...

« Les Inuit, ajoute Pualuna, en observant avec leurs pauvres moyens, ont compris que les choses sont reliées, dépendantes les unes des autres. Rien ne nous inquiète plus, nous autres *Inuit*, que d'interférer dans cet ordre naturel. Aussi veillons-nous à seulement nous y glisser, sans en modifier le cours. Il est interdit aux chasseurs de manger en juin les œufs des oiseaux *malemuk*, s'ils n'ont, au préalable, chassé dans l'année un exemplaire de tout ce qui vit sur terre et sur mer. Et puis il y a beaucoup d'autres *allernesuit* (tabou, ce qui est absolument interdit).

« Comment devient-on *angakkoq* ? Par une inspiration : l'esprit familier vous parle. Après..., il y a beaucoup d'épreuves solitaires ; un autre *angakkoq* vous enseigne le vaste savoir et le grand parler. Nous pensons que les esprits se transportent en d'autres mondes et, sauf exception, nous ne les revoyons pas. Dans certaines occasions particulières, ils se transforment en oiseau, en phoque ou habitent un de ces animaux... On ne connaît pas de limites à ces transformations. Uutaaq t'aurait expliqué ces choses. Tu lui en parleras lorsque tu passeras à Uummanaq. Lui aussi a été *angakkoq*.

Eloignés du village et de la pression psychologique qu'il exerce sur leur esprit, les Esquimaux commencent à me parler d'eux-mêmes plus spontanément, je dirais plus librement. (...) Chacun, du doigt, a plaisir à situer ses souvenirs en me prenant à part ; ils ne se confient jamais à moi lorsqu'ils sont ensemble.

Deux morses. Une femelle et son petit sont auprès d'un iceberg et folâtraient dans l'eau glacée. (...) Dans la barque, nous redoublons d'attention. Cette chasse est extrêmement dangereuse. L'Esquimau doit frapper l'animal avec son harpon près de la tête. Que le coup soit manqué et c'est le morse qui, furieux, attaquera. Il chargera droit et franc. De son œil rouge, il a en effet très vite pris connaissance du champ de combat et l'homme doit absolument éviter d'être entraîné par l'animal vers cette « querencia » (en tauromachie, point d'appui où se réfugie d'instinct le taureau : sur son territoire de combat, en quelques secondes, il reconnaît le point fort à partir duquel il engagera sa bataille ultime), territoire de vie où la bête, avec le reste de la harde, préfère se tenir.

Le kayak glisse, silencieux. Avec une habileté consommée, le chasseur veille à ce que sa double pagaie ne fasse pas frémir l'eau. Il s'est déjà assuré de son harpon et de son câble soigneusement lové. (...) Trois, deux. Tac !... Il a lancé son harpon et se dégage à toute vitesse en reculant grâce à des mouvements de pagaie inversés et puissants. (...) Enveloppée d'un gros lard blanc, cette viande rouge et saine excite les chasseurs. Chacun s'impatiente pour tailler le morceau auquel il a droit. On commence à manger les nageoires au fur et à mesure de la découpe. (...) Les Inuits, qui mâchent à moitié cette viande crue, parlent fort, s'agitent autour de ce qui ne sera bientôt plus qu'une carcasse en brandissant d'énormes coutelas. Ils ont plaisir à les plonger dans l'animal afin de libérer le sang contenu. Ululik s'est assis sur une pierre : il boit le sang chaud par petites rasades dans une boîte de conserve... !

- *Mammaraai* ! c'est bon... !

Chacun, lors du dépeçage, au fur et à mesure de la répartition très traditionnelle et qui renvoie à des structures socio-économiques profondes, a fait une marque sur le morceau qu'il

a reçu et l'a traîné vers son tas ; la tête, y compris les deux défenses d'ivoire et le cœur, lequel pèse 8 bons kilos, reviennent de droit au chasseur qui a harponné la bête.

Les esprits – chaque esquimau pense avoir un esprit particulier qui le protège, cependant que les Qivittut-Tupilat, ou esprits mauvais, cherchent à nuire à ceux qui ne savent pas s'en protéger – hantent les rêves de tous. Il n'est de semaine que tel ou tel ne me raconte des cauchemars infernaux qui le paralysent. Skaeunnguaq, profitant de ce que je suis seul, me confie avec une pauvre voix détachée qu'il rêve de temps à autre d'un Qivittoq à corps d'homme et à pieds de renne qu'Inukitsupaluk a rencontré avec Lauge Koch en 1923, en Terre de Polaris, à 800 km au nord de Thulé. « Dans le demi-sommeil, parfois, ces monstres horribles s'approchent de moi pour me saisir. J'en ai une peur panique. »

Chapitre VI

L'hiver quatre mois de nuit polaire

Le matin du 30 août, tout est changé. Une nuit a suffi pour rendre le pays méconnaissable. Hier le sol était gris sale, comme vieilli, hors d'âge. En quelques heures s'est élaboré, sous la neige, un nouvel univers blanc, cristallin et feutré. Le sol résonne ferme et mat sous le pas. C'est l'hiver, l'hiver arctique, si long que l'esquimau exprime en un même terme, *ukioq*, l'idée d'hiver et celle d'année.

Pour le chasseur, l'automne est la morte-saison et on le voit traîasser d'iglou en iglou, mangeant chez l'un, bavardant chez l'autre. Il attend la formation de la banquise, ce pont de glace qui permettra de nouveaux voyages. Le kayak ? Parmi les glaçons aux arêtes vives, épars à la surface de l'eau, il est, en ce mois de novembre, inutilisable. (...) La mer n'est alors qu'une glace molle et blanchâtre. (...) Encore un peu et la banquise s'établira : ce sera l'hiver. la vie de groupe prendra alors tout son sens.

Je ne sais encore à quoi tient ce changement d'humeur. Pour un oui ou pour un non, la moindre discussion tourne à l'aigre. Voici plusieurs matins que je me réveille avec la nausée et de violentes migraines. Je m'en inquiète auprès d'un de mes voisins. Sa femme est encore couchée. Lui-même, généralement gai et avenant, paraît déprimé :

- Ça passera, me dit-il, mais pas avant que le soleil ne disparaisse... T'es pas le seul : les rares Qallunaat que j'ai vus hiverner, ils ne sont pas très à leur aise quand l'hiver approche. D'ailleurs, c'est rien à côté d'autrefois.

L'Esquimau parle, parle... Il est maintenant tout à fait à son aise. Il me prend à nouveau le bras !

- Se pourrait-il que toi, Qallunaq, tu saches pourquoi le soleil disparaît ? et les étoiles, *tuttorsuaq*, le Grand caribou (la Grande Ourse), *Naalassartog* (Vénus), *Assuaq*, la grande et la petite, *Qiluttussat* (les Pléiades), *Qilaap sillia* (la voie lactée), toutes ces *ulloriat* (étoiles) vont pendant quatre mois briller à midi comme à minuit !

J'esquisse un geste vague.

- Tout stupide Inuk que je suis, je vais te l'expliquer.

La femme de Skaeunnguaq interrompt un instant sa besogne, me regarde de biais, ébauche un sourire qui découvre ses dents râpées, puis reprend sa tâche en silence : mâcher, mâcher des peaux, travail quotidien. (...) L'eau étant parfois très fraîche, j'ai vu des Esquimaux s'en emplir la bouche et l'utiliser ainsi, légèrement échauffée, pour leurs ablutions

rapides de la figure et des mains. La peau de lièvre ou les plumes de perdrix servent de détersif et de serviette. Jadis, on se lavait les cheveux dans l'urine.

A la suite de quelle migration, les 100 300 Esquimaux qui peuplent aujourd'hui le monde arctique - (Sibérie 1500 (1979), Alaska 34 135 (1981), Canada 20 240 (1981), Groenland 44 430 (1987) – sont-ils venus s'installer sur les littoraux où l'homme blanc les a découverts ? (...) Un point est acquis : ce passé arctique en Amérique du Nord est très ancien : 10 000 ans, sans l'être autant qu'en Sibérie nord-orientale (50 000 ans). Cette civilisation hyperboréenne a sa préhistoire et, de la très vieille culture alaskienne mésolithique du Denbigh, ancienne de 8000 ans, aux cultures groenlandaises d'Independence, Sarqaq, pré-Dorset, Dorset, Thulé (début de l'ère chrétienne), aux cultures protohistoriques enfin d'Inussuk (XIII^e-XIX^e siècle après JC) et historiques de la découverte (1818 à Thulé ; 1721 dans le sud du Groenland), il est désormais possible à l'ethnologue d'étudier sans interruption les changements évolutifs de cette singulière culture esquimaude répartie sur 140 degrés de longitude de la Sibérie orientale au Groenland oriental, et parfaitement adaptée aux conditions du milieu.

Il paraît ainsi établi que ces indigènes nord-groenlandais de Thulé, aux affinités asiatiques, indiennes indiscutables, sont issus d'ethnies dont les foyers se situent en un autre continent. A cet égard, tant au point de vue anthropologique que zoologique, le nord du Groenland ne constitue pas un milieu originel. Ces hommes venus d'ailleurs se seraient fixés sur la côte nord-groenlandaise au moins depuis 4000 ans, les cultures d'Independence en terre de Peary, au nord-est de Thulé, l'établissent. L'état des fouilles à Thulé ne permet malheureusement pas de l'affirmer en toute certitude : les cultures les plus anciennes mises au jour relèvent des XII^e et XIII^e siècles.

Cette civilisation resterait ainsi toujours originaire d'un milieu continental dont les esquimaux caribou (Canada – baie d'Hudson) représenteraient les derniers témoins. La culture des sociétés esquimaudes tournées vers la mer, comme c'est le cas de Thulé, ne serait qu'une culture dérivée – néo-esquimaude – d'une culture antérieure – paléo-esquimaude – continentale. Ce n'est que peu à peu que ces indigènes se seraient tournés vers la mer.

Dès le Dorset, c'est-à-dire depuis 3000 ans, Thulé, certainement, a été le seul passage obligatoire entre l'Arctique canadien et le Groenland, dernier territoire à avoir été atteint à l'est par les Esquimaux ; et aussi le plus praticable : « Pont » de Behring, à l'ouest, berceau de la culture esquimaude : « Pont » de Thulé du Canada au Groenland, et pour tous les groupes humains à tradition hyperboréale. Thulé a bien représenté une des étapes de ce grand souffle d'expansion ayant conduit l'Esquimau à la poursuite des baleines et des bœufs musqués dès le deuxième millénaire avant notre ère, de l'extrême ouest (Sibérie, Alaska) vers l'extrême est (côte est du Groenland). (...) C'est dire la complexité de cette société esquimaude polaire.

Cette triple rencontre d'eaux, de température, de salinité, de texture, de profondeur différentes, commande le mouvement des glaces et des faunes. Leur mélange est source d'un riche plancton et d'une intense vie poissonnière. C'est expliquer, pour ces eaux, la prédilection des pinnipèdes et du plus puissant de tous les cétacés : la grande baleine. (...) Seuil de toutes les grandes migrations esquimaudes ayant peuplé l'ouest et l'est du Groenland, lieu de confluence hydrographique, carrefour et berceau biogéographique, territoire de la tribu la plus septentrionale du monde, Thulé bénéficie d'une autre originalité : celle d'être immédiatement à proximité du Golfe magnétique, du pôle géomagnétique et au centre de l'aire des Aurores.

Qui nous opposera, tout d'abord, que telle ou telle fouille en pays esquimau ne sera pas un jour en mesure d'apporter une contribution décisive à la connaissance de notre propre préhistoire – qui s'est essentiellement déroulée sous un climat froid – de l'éclairer d'une nouvelle lueur ? L'ethnologie des sociétés boréales, sous le signe du précaire, du concret et de la violence, de l'individualité la plus affirmée et des lois de groupe les plus communistes, révèle en vérité trop de particularités sociologiques – dont l'absence, en de nombreux cas, d'institutions ou de structures explicites – pour ne pas retenir la plus vive attention.

Savoir comment le chasseur boréal appréhende le temps et l'espace peut constituer un élément de compréhension capital de l'élaboration d'une pensée archaïque. En regardant vivre les Esquimaux, en essayant de saisir comment ils s'équipent et s'organisent, en analysant, à partir de petites scènes de tous les jours, leurs relations réelles et symboliques avec le monde, l'ethnologue, d'où qu'il soit, est aux racines mêmes de sa propre civilisation.

C'est en me relisant de temps à autre que je me reprends : c'est en voyant sur mon carnet comment dans les techniques et leur savoir s'opèrent, au fil des jours, ajouts et suppressions, comment naît et se développe un récit ou une confidence personnelle, qu'il me semble possible de saisir la manière dont une société primitive, dominée par une nature implacable, persévère en son être. Et c'est alors que je regarde de plus haut. La vie exemplaire de ces trois cents chasseurs, sans bois flotté, sans métaux, et pour lesquels une aiguille, un clou, une planche représentaient un trésor, témoignera peut-être pour des siècles obscurs qui sont aux sources même de la pensée. Qui sait ? Elle peut jeter une lueur révolutionnaire sur notre compréhension de l'évolution des premières sociétés.

Comment – et avec quelles règles – de l'état du chasseur paléolithique inférieur, l'homme est-il passé à celui de Neandertal, chasseur du mammouth et du rhinocéros, puis à celui de chasseur de morse et de baleine ? Comment de tout petits groupes informels est-il passé à l'état de société communiste ? Mais il est plus : il est des problèmes de lecture. On dit qu'un homme d'aujourd'hui ne pourrait comprendre son semblable de la période glaciaire. Or, l'Arctique, c'est Lascaux vivant, et il n'est pas vrai qu'il soit impossible de tenter cette compréhension. J'en suis une des tentatives. Depuis mon arrivée en juillet, le dialogue au moins se noue. Des écrans assurément demeurent entre nous. Lesquels ? C'est ce qu'il me faut rechercher inlassablement pour tenter d'apprendre au prix de quelle théâtralité et de quels masques nous nous défigurons mutuellement, eux et moi, en nous dévisageant. C'est peut-être l'un des principaux objets de ce livre.

Premier problème pour ces microsociétés : ajuster au mieux l'activité du groupe – 30 familles (1800) à 70 familles (1950) – aux incessantes fluctuations du chaud et du froid, du sec et de l'humidité qui affectent la végétation, les bêtes et les hommes. Que le climat se réchauffe et la faune sera abondante : la société esquimaude adopte une politique nataliste en levant tabous alimentaires, cynégétiques et sexuels. L'infanticide des petites filles (deux sur trois) n'est plus qu'un souvenir. Compte tenu de la mortalité infantile, le taux d'accroissement naturel s'établit alors à 1,50%. Seuls les infirmes et les malvenus sont supprimés. Mais que les glaces et les brouillards prédominent, que les congères persistent et se transforment en névés puis en glaciers locaux, les eaux périphériques devenant, de ce fait, plus froides, la société se fera malthusienne et équilibrera prudemment l'effectif aux ressources du milieu. Et, à l'échelle de toute la tribu de Thulé, un petit groupe de quarante à cinquante femmes fécondables assurera tout juste le renouvellement démographique.

Une telle planification est, on le conçoit, des plus délicates dans un très petit groupe, les ajustements devant être prévus vingt-huit mois à l'avance, l'intervalle entre les naissances n'étant en moyenne pas plus court et les prognoses climatiques étant très malaisées. Aussi tout l'effort porte-t-il sur une analyse climatique exacte : chaque chasseur examine la nature avec un soin extrême : hommes de la nature, ces primitifs suivent et interrogent le vol des oiseaux migrateurs, le mouvement et la forme des nuages, la lune et ses halos, les étoiles plus ou moins brillantes selon la brume, les moindres nuances des avant-saisons, la fonte de la toundra glacée, les mouvements relatifs du littoral et de la mer à partir des repères naturels, blocs d'éboulis ou caches de pierres. La profondeur du dégel, les glissements de boue, les itinéraires fluctuants des lièvres et des renards, le retard ou la précocité des vols de guillemots, signes de froid ou de chaud, sont soigneusement relevés dans leur esprit. (...) Ils connaissent, dans le détail, la morphologie des animaux examinés avec attention, lors de chaque abattage.

Les changements de climat sont appréciés sur de longues périodes. Chaque Esquimau contemporain sait qu'autrefois – il y a trente ans – le brouillard dégagé par l'haleine des chiens était plus dense : signe de température plus basse alors l'hiver, cependant que la glace de mars était plus épaisse et moins mobile ; les vagues étaient plus fortes : signe de plus grands vents soufflant des glaciers (S-E) alors qu'ils viennent, de nos jours, de la mer (S-O) et sont moins violents. (...) L'on ne s'étonnera donc pas de la lourdeur apparente des chasseurs lorsqu'ils vous écoutent – ils s'imprègnent de vous – et ces psychologies ramassées et immobiles contrastent avec leurs prises de décision parfois foudroyantes.

Cette vie en groupe repose aussi sur des règles sévères d'organisation sociale. Premier principe : le *communisme* ; le sol, les terrains de chasse, la mer, les grands moyens de production (bateau), les iglous appartiennent au groupe. Seuls, les instruments de chasse individuels sont propriété privée. L'héritage se limite à la transmission des effets personnels à la veuve : traîneaux, kayaks, fusils, chiens – s'ils ne sont pas sacrifiés et mis près de la tombe – sont attribués, par le Conseil des chasseurs, généralement aux fils ou aux parents masculins les plus proches (frère, oncle). La société égalitaire, ennemie de l'accumulation et du profit, exige le partage immédiat du gibier chassé.

La famille, cellule de base, n'est qu'une commodité de regroupement toute provisoire. La promiscuité sexuelle – d'un sens procréatif certain – a aussi pour but de corriger ce que le couple peut avoir d'aliénant pour les parties dans un esprit de possession réciproque. Chacun des conjoints appartient au groupe et il est bon, dans un esprit d'unité politique, que le couple soit de temps à autre cassé !

Second principe que l'on pourrait appeler d'inégalité. *Inégalité des âges* : un jeune qui n'est pas nubile ou est encore sans attelage n'est pas autorisé à prendre part aux débats. Debout, encadré dans la porte de l'iglou où se tient l'assemblée des hommes, il assiste, silencieux, l'expression faussement absente. Même observation pour le vieillard, installé comme Pualuna dans une iglou (ou tente à part), jadis abandonné en cas de pénurie. Contrairement à l'Indien, l'Esquimau n'a pas de révérence pour l'ancien. Le vieillard n'est pas un sage et le Conseil ne peut ici être gérontocratique. Sans utilité, le vieux achève sa vie dans l'indifférence. *Inégalité des sexes* : les femmes mangent à part et après l'homme. L'ordre de distribution de la nourriture, au retour de la chasse, est significatif : les chiens, les enfants, les chasseurs, les femmes.

Il est des « forts » ; il est des « faibles », des incapables. – *Seqqjuk !* Feignant ! La plus cinglante injure de la part d'un Esquimau. Par un ensemble de prestations silencieuses et serviles, les parasites doivent justifier leur existence ; une démarche, un port, un ton de voix caractérisent leur condition : bouffon ou valet. S'ils sont infirmes (débiles mentaux ou malformés), ils sont supprimés à la naissance : la mère les étrangle ou les étouffe d'une poignée de neige. L'enfant devenu débile est généralement tué par ses proches. Mais s'il survit – il en est plusieurs cas chez les Esquimaux Polaires -, il sera accepté, du bout des lèvres, dans la stricte mesure où il ne gêne pas. Le mépris de l'un pour l'autre – du fort pour le faible – va jusqu'à se traduire par des actes de violence. Il m'a ainsi été donné de voir à Iglulik, en baie d'Hudson, en 1961, lors d'un assaut de lutte, un « parasite » terrassé par son adversaire. Pour mieux marquer sa force et son dédain, le vainqueur urina sur la victime.

Conscience enfin de *l'inégalité des régions* : le vaste district, par sa diversité même, constitue une source de richesses. C'est par alliances parentales concrétisées par des échanges de surplus spécifiques à chaque région : viande de morse, kiviaq d'oiseaux, lanières de peau de phoque barbu, peaux d'ours, dents de narval, fer météoritique, silex et stéatite, que le groupe accuse son unité, le territoire habité par les Esquimaux Polaires se divisant en cinq ensembles jugés complémentaires, dont Uummanaq-Thulé est le centre. (...) Au cours d'un mouvement continu de rotation du nord au sud, le chef de famille échange avec tel ou tel la maison de pierre qu'il occupe ; les aires de chasse sont, ainsi que nous l'avons vu, un bien tribal et la maison un *commune bonum*. La régionalisation des familles, l'appropriation de telle portion du territoire par quelque puissante famille sont, par cette rotation des demeures, rendues impossibles. Et la tribu reste une.

Fait essentiel : ni le jeune, ni la femme, ni le mauvais chasseur, ni l'homme sans parenté, ni le faible, ni l'Esquimau récemment immigré, ni l'esquimau installé, de par ses structures parentales, en un mauvais secteur de chasse, ni surtout l'infirmes ou le souffre-douleur n'ont jamais contesté et ne contestent encore la légitimité de la discrimination qui les frappe. C'est que la structuration sociale procède de conditions propres au milieu et non aux hommes. Produire, se reproduire : au carrefour de ces deux finalités fondamentales, l'association parentale constitue l'unité économique et démographique de base, seule apte à occuper tous les niveaux compris entre le seuil du trop petit et celui du trop grand.

Les chasses collectives – chasses au narval, au morse – impliquaient et impliquent l'entente de ces groupes et appelaient de chacun, par conséquent, le respect des règles traditionnelles qui en découlent à des niveaux divers. A aucun de ceux-ci, l'individu n'existe. La loi et les valeurs du groupe précèdent donc celles de la personne. Et les manifestations de confessions publiques qui absolvent sont significatives. L'Esquimau s'avance sur la banquise : face au village, il confessait à haute voix sa faute et était sauf. Pour capital que soit le rôle de l'individu, ses droits sont, en fait, nuls dans la mesure où il lui est impossible de résoudre seul les problèmes de sa propre survivance. Fonctionnellement aristocratique, la collectivité est sociologiquement communautaire.

Le Père Mouchard notait judicieusement chez les esquimaux Caribou de la rivière Kazan que les enfants allaient, à l'après-lever, visiter les iglous voisines pour demander un surplus de nourriture. La coutume interdisait de refuser et une péréquation des biens s'opérait au profit des plus jeunes. « Aussitôt le cadeau fait, indique le Père Mouchard, sans le manger, ni dire merci, ils se sauvent chez eux en courant. L'enfant, me fut-il précisé, doit apporter à ses parents le morceau reçu. Ceux-ci font mine de le manger, puis le rendent à l'enfant, qui apprendra à ne pas être égoïste. » Autre trait communautaire : l'entrée de toute iglou est libre.

Une invitation précise n'est pas nécessaire pour rendre visite, bien que l'on doive tousoter pour s'annoncer ou se manifester discrètement de l'extérieur, avant de s'engager dans le corridor. On peut considérer cette liberté d'entrée facilitant la communication (mais aussi la surveillance) comme une des bases même de la vie sociale esquimaude.

Si divers, si plastique que paraisse le groupe, en fait, son noyau intérieur est dur, sa structure ordonnée : plus encore qu'une réunion de personnes, qu'une addition de familles, il est un outil, un assemblage de moyens de survivance longuement informé par plus d'un millénaire de périls. (...) Une autorité en est l'interprète. En baie de Foxe, au Canada, elle est appelée *isumataq*. Isuma : la pensée. Isumataq : celui qui pense beaucoup, le sage. A Thulé, le *naagalaq*, encore que ce terme implique plus l'autorité que la sagesse. Adroit chasseur, le *naagalaq*, l'*isumataq* est celui qui, par son autorité, son esprit de prévoyance et d'organisation, assure au groupe des ressources régulières. La crainte de laisser place, si peu que ce soit, au processus inégalitaire conduit à n'accepter l'autorité qu'à titre temporaire pour des opérations précises et courtes.

Le *naagalaq*, l'*isumataq* doit être, plus que les autres, modeste, calme, rieur, généreux et laconique. Généreux : il se le doit, mais sans que cette générosité pèse. Qui visite Inuterssuaq à Kangerluarsuk est toujours assuré d'y trouver de la viande et du poisson en abondance. « Qaa ! Nerivoq ! Va, mange à ta guise ! » Mais cette seule invitation, par son ton, en soulignant la puissance d'Inuterssuaq, rétablit la distance avec l'hôte qui est placé en situation de demandeur. Aussi les meilleurs chasseurs préfèrent-ils, s'ils rendent visite à Inuterssuaq, rester aussi discrets que possible ; ils ne mangent guère ; ils viennent seulement parler ; ils ne veulent pas profiter de sa « générosité » ; leur dignité souffrirait du plaisir toujours glouton de manger ensemble. Laconique : il se le doit aussi. Kutsikitsoq ne pourrait être chef. « Il parle trop ! Il ne se contrôle pas, se vantant comme un enfant ! » Un *naagalaq* doit garder un port, avoir un ton où chacun se retrouve ! Un *naagalaq* doit également, comme les statues des saints de Claudel « avoir une figure comme qui dirait générale ». L'enracinement au pays du *naagalaq* est important : Kaalipaluk, fils esquimau de Peary, si excellent chasseur, si inventif, rieur et généreux soit-il, ne sera jamais un *naagalaq*. Il est trop « personnel », trop « différent ». Sa mère, Aleqasina – belle-mère d'Inuterssuaq et « amie » de Peary selon les Inuit - le savait bien en lui donnant pour conseil de se mêler indifféremment à tous pour faire oublier ses origines. Mais le sang est plus fort et le comportement de Kaalipaluk reste celui d'un chef blanc. Son iglou est plus une cabane de trappeur américain qu'une iglou d'Esquimau. Table, chaise, un souci de décoration, des magazines classés dans une malle : autant de réalités contraires à la pensée esquimaude : « C'est un Blanc ! » et, de fait, il n'a jamais pu se faire le porte-parole du village, et sa descendance – ses filles Paulina, Mikissuk – quels que soient ses mérites, ne le pourra pas plus que lui. Ceci vaut également pour Anaakkaq. Esquimau noir, fils de Matt Henson, *black servant* de Peary. Ce sont des sages auxquels on se réfère, non des chefs.

L'*isumataq* de fait ou *naalagaq* désigné par sa propre personnalité – Nukapianguaq à Etah, Imina à Siorapalik, Uutaaq à Uuu-mmannaq-Thulé, Sorqaq à Qeqertarsuaq, Gédéon à Savigssivik – est enfin sans cesse contraint de se dépasser. Il est engagé, entraîné. Il représente ce type d'individualités mystérieusement fortes que plébiscitent le groupe, la chance et les éléments. Il comprend que son don, sa fonction ont pour contrepartie et caution, aux yeux mêmes des siens, de vastes entreprises et de grandes réussites.

Force et supériorité physiques : d'elles, en effet, dépend, au total, le niveau du groupe ; mais abondance, réserves de viande seraient sans objet si les qualités intrinsèques du chef

n'assuraient tout à la fois la vitalité et la paix interne du groupe et si la sauvegarde de la cohésion sociale ne venait relayer la préservation de son sort physique. La générosité du naagalaq-isumataq, le caractère hiérarchisé de la répartition des prises de chasse sur le lieu même de celle-ci ou au village, rendent impossible toute thésaurisation individuelle, toute différenciation par la richesse.

Le naagalaq-isumataq veille enfin à ce que, par-delà la répartition entre chasseurs, ceux-ci n'oublient jamais les règles de solidarité. Après le débarquement et le partage, j'ai souvent vu le « capitaine » faire prélever ostentatoirement sur son lot une part destinée aux démunis, les veuves, les vieillards et les infirmes. Et c'est par ces dons que le chef sanctionne la nature quasi délégataire de sa puissance et restitue, en fait, à la collectivité des biens qu'il sait ne pouvoir accumuler qu'au prorata des moyens d'action qu'elle lui consent. A lui, le prestige et l'autorité. A chacun et en parts inégales, les bénéfices.

« *Naammattoq* ! Il a bien agi ! », dira-t-on avec une certaine componction et un sourire : le geste aura paru en effet trop théâtral et personnel pour être parfaitement accepté : « Voilà notre naagalaq qui se prend au sérieux. » Le naagalaq-isumataq, chef de la communauté parentale, propriétaire du bateau permettant la grande chasse au morse, plus ou moins agent répartiteur des allocations familiales, des pensions aux vieillards et des aides de l'Administration, délégué des esquimaux (il en est trois pour tout le district) au Conseil annuel dano-esquimau, infirmier en certains cas, ajoute à ses multiples fonctions celle de représentant religieux. C'est le naagalaq-isumataq qui, dans tous les camps où il n'est pas de catéchiste désigné, est le représentant du pasteur. A lui est ainsi dévolu le soin de préparer les méditations et de faire les discours religieux de circonstance.

Un grand passé, des ancêtres prestigieux, une lignée familiale, un don inné d'autorité et de sagesse, de la fierté, de la gaieté, de la chance enfin, l'enracinement au pays, voilà les conditions. La désignation d'un tel chef à tout instant contestable et contesté est l'effet naturel d'une nécessité et une manifestation spontanée du groupe. Car, par-delà sa personne, par-delà les situations présentes, c'est de bien plus loin – de bien plus haut, dirait-on – que le naagalaq tient son prestige. Chef et maître de destin, à travers lui et par lui, contact est pris et maintenu au bénéfice de tous avec la réalité suprême, présente au cœur de tous : *Inuit, Inuit tikut* ! Les esquimaux, nous, les Esquimaux !

Ainsi, ne serait-il pas bien léger de soutenir que l'esquimau n'a pas la tête politique et que son intelligence des problèmes est incapable de déborder les limites du présent ?

Minuit, ils sont toujours là. Que font-ils ? rien ; ils parlent. Heureux des dernières nouvelles, l'Esquimau sent monter en lui un besoin irrésistible de les commenter, de les discuter tout haut. Dans les circonstances importantes, d'instinct ils se rassemblent. C'est au cours de ce débat collectif que se fera son opinion, exprimée par celle du naagalaq, vrai maître du groupe. Au moment jugé opportun, il exprimera la pensée commune mais assortie d'un rien, d'un zeste, qui établit sa personnalité. Dans un premier temps, le groupe s'exprime à peine. Au travers de mots sans importance sur les tâches quotidiennes, en suivant des yeux les volutes de la fumée. On se flaire, on se guette. Après plusieurs dizaines de minutes ainsi passées, un homme – généralement un étranger au village – prend la parole dans le silence général ; il parle la tête basse, les coudes sur les cuisses ; d'une voix sourde, comme arrêtée dans la gorge, à peine ses lèvres bougent-elles. C'est l'éclaireur. Il donne le ton : c'est, en général, un médiocre. Un marginal du village lui répond. Un de ces rares atypiques que la communauté, réductrice des fortes personnalités, tolère en son sein. Il a pour fonction de faire

affleurer par ses sarcasmes, ses critiques allusives, la conscience profonde refoulée au plus secret de chacun. Pour se donner une contenance, meubler un peu le vide, un chasseur ira couper un morceau de phoque dans un coin de l'iglou. Un autre tousotera ou se dégourdira les jambes pour jouer à l'important. Nouveau silence : on le regardera, puis une des personnalités présentes parlera sans vraiment s'engager. Un ancien l'interrogera. Il se fera prier, en insistant sur son incompetence, son insignifiance, son grand âge ; on le poussera à préciser. Les propos commenceront alors à fuser. L'échange de vues s'engagera ; pas la discussion ; il n'y a pas de discussion parlée mais une conversation silencieuse. Echo de la pensée de chacun, communautaire dans ses sources, la décision sera – si le naagalaq a quelque personnalité, et sait élever le ton des problèmes, ce dont on lui saura secrètement gré – insensiblement marquée de son sceau.

Pour l'heure, Imina, très respecté, discute avec vivacité les prix du « comptoir ». (...) Long silence. Soudain, Ingapaluk intervient d'une voix rauque et rapide, comme s'il avait peur. Il parle du fond de la gorge avec des mots agglutinés, avalés, tels les chasseurs d'ici lorsqu'ils sont émus et que l'évènement exige communication immédiate : quasiment en style télégraphique, il critique les Blancs qui ne consultent pas les chasseurs et, de très loin, du pays Qallunaaq, font ici la loi... « ... On devrait fixer nous-mêmes les prix », dit-il en substance. « Dix renards pour un fusil avec Piuli (Peary en 1908-1909) et les renards chez les Qallunaaq valaient sûrement plus cher ! » long silence pesant, approbateur et inquiet. Inquiet, parce que l'esquimau redoute de s'opposer ainsi aux « Blancs », même de loin. Imina, conciliant, la tête haute, la voix lente, les syllabes nettement dégagées, conclut. Il renvoie l'affaire au Conseil annuel des chasseurs. « En mars, les Inuit devront, en assemblée plénière à Thulé, trancher. Et avec fermeté ! » Chacun l'écoute en baissant la tête avec un *Ieh* ! approbateur... « Il a dit excellemment ce que chacun pensait ! » Et la décision rapide du naagalaq est d'autant plus définitive que le cheminement, l'expression de la pensée générale a été commune, et en silence, plus achevée.

L'Esquimaude joint le geste au geste qui le suit avec une telle douceur que la tâche journalière semble être faite sans la moindre rupture, sans violence et sans bruit. Je veux redire son extrême sensibilité, la force de son attachement. Une séparation momentanée : elle envoie aussitôt de petits présents : une aiguille, trois cigarettes, une peau de lièvre, une poignée de fil en tendon de renne, des messages. J'ai assisté à maintes scènes qui m'en ont donné la preuve. Elle sait aimer, avec passion. Secrète, des plus discrètes (en ces villages, chacun s'observe), elle est habilement féminine, elle sait au moment opportun, dans l'iglou même et à l'insu apparent de tous, d'un regard plus vif, comme illuminé, ou d'un petit plissement significatif du nez, vous inviter à aller plus avant ou à repousser à plus tard.

S'il lui arrive de « tromper » son mari, c'est, mon Dieu ! généralement sans qu'en fait il l'ignore et avec toute la discrétion voulue pour qu'il n'en soit pas ridicule. Mais savoir est toujours nécessaire, maris et femmes n'ayant pas de secret l'un pour l'autre. Ses relations avec l'homme qui est le sien sont profondes, faites d'une complicité de chaque instant et cimentées par le souvenir d'épreuves communes. Tout se passe – en général – dans un accord des sens, une même compréhension des circonstances, une sorte de morale tacite sans références exprimables aux règles qui la commandent. Elle sera trahie seulement si la femme s'attache à un autre homme, c'est-à-dire si, en fait, elle choisit un autre homme, mais elle sait très bien « jusqu'où elle peut aller trop loin » (relation sexuelle ou non, ceci est sans importance : ce qui compte, c'est le don intérieur) ; et si relations il y a, ce doit être avec le consentement tacite du mari (sinon le pire peut arriver). On veille en ce cas à ce que l'homme choisi ne soit pas de parenté trop proche. « Elles savent très bien être doubles ! *Seqajuk* ! » se

plaignait avec amertume Uisaakavsak... Et elles le sont de plus en plus avec les temps nouveaux. *Ajor !* Et tout le système de connivence est ébranlé. L'Esquimau est assez laxiste sur le prêt, s'il est très temporaire. La croyance populaire veut, en effet, qu'un rapport occasionnel (une à deux nuits) soit infécond. Si la liaison persiste, la femme, plus soucieuse que l'on croit de rester dans la lignée de son mari, se protège en choisissant une période inféconde : un début de maternité. Elle n'a aucune connaissance, précisons-le, des variations de température ovarienne, aucune notion des jours favorables à la fécondité. Si, au terme de la liaison, qui serait en fait un prêt (quelques mois, deux années sont un maximum), il doit y avoir un enfant, c'est toujours la mère qui désigne le père et son avis est généralement accepté. Donner l'enfant litigieux en adoption se pratique également.

L'échange des femmes, bien qu'exceptionnel, se rencontre encore : « C'est partout la coutume d'échanger les femmes pendant une période longue ou courte, et les maris sont si éloignés d'être jaloux l'un de l'autre que l'échange des femmes est au contraire considéré comme un des moyens les plus propres à magnifier et renforcer son amitié », note en 1937 Birket-Smith. Dans ce que j'ai vu ou appris à Thulé, l'échange des femmes ne s'étend que sur une courte période. Il célèbre et célèbre encore un heureux évènement pour le groupe : fin de deuil, une bonne chasse. N'intéressant que les couples, célibataires et hommes âgés en sont exclus. Les conjoints s'y livrent avec d'autant plus de plaisir et d'intensité qu'il est jugé sans conséquence biologique, tout rapport occasionnel étant, nous l'avons vu, considéré comme infertile.

De nos jours, les échanges collectifs ne se produisent plus. Par contre, des échanges entre couples ont eu lieu occasionnellement lors de mon hivernage. La jeune fille choisit, apparemment librement, son mari à Thulé. Et elle n'a pas de mal, car du fait de la surmortalité féminine, il y a plus d'hommes que de femmes et les jeunes chasseurs sont dans la hâte de s'assurer les meilleures, les plus jolies, les plus en chair, les plus gaies et surtout les meilleures couseuses. Mais se marier implique pour un homme que l'on est déjà chasseur, car il convient de prendre en charge sa femme, et même d'aider sa famille immédiate, si elle est dans le besoin.

Pour la bonne entente du couple, les époux n'hésitent pas, selon les circonstances, à aller au-devant du désir d'évasion de l'autre. Ainsi, à Siorapaluk, cet esquimau de cinquante ans, comprenant fort bien qu'il ne suffisait plus aux désirs de sa jeune femme – la troisième – , tolérait qu'elle cherchât ailleurs quelque compensation. Une autre exigence ici, commune à tous les hommes, c'est que l'épouse soit présente pour les besoins de la tâche quotidienne.

Il est de tradition que l'initiative des grandes décisions reste le privilège de l'homme. Sans lui, la femme ne peut et ne veut généralement rien décider. (...) Cantonnée dans une vie domestique très absorbante – les enfants, coudre les vêtements et bottes de peau, nettoyer la maison, entrer, sortir pour approvisionner le baquet d'eau en glaçons, renouveler en graisse de phoque la lampe à huile, recevoir les visiteurs continuels... – elle évoquera volontiers les légendes et les vieilles pratiques. Quelque intimité et complicité peuvent permettre de savoir certains dessous de tel ou tel : rarement davantage. Docile aux décisions qui sont du domaine de l'« homme », la femme sait être la plus forte dans les petits problèmes quotidiens dont elle détient la prérogative. Il refuse : elle simule une maladie de langueur aussi grave qu'imprécise. Et le mari ne pourra partir immédiatement à la chasse avec son voisin : ses bottes ?... trouées ! *Ajor !* (Quel ennui !) Elle n'a plus le moindre petit bout de peau de gros phoque ; le fil de tendon de renne a été prêté à la voisine et voici que son ulu ou couteau rond ne coupe plus... *Ajor !* Malgré les apparences, c'est elle qui détient l'autorité.

La vie sexuelle (que n'a-t-on écrit à ce sujet) est loin d'avoir l'importance que nous lui donnons. Saisonnière – elle est particulièrement active à la fin du printemps (juin, juillet) -, elle est « normale », sans perversion ni... raffinements. Pendant les chasses qui peuvent durer plusieurs mois, au printemps, le chasseur sans femme, tout entier au gibier qu'il poursuit, ne m'a jamais paru préoccupé par quelque frustration sexuelle. Homosexualité et bestialité (avec les chiens, les phoques ou les caribous morts) sont exceptionnelles et sévèrement jugées. Dans cette société où les hommes sont en surnombre et où leur esprit paraît autoritaire, on n'observe pas de ces comportements pédophiles, sadomasochistes, où le mâle établit des relations de domination.

Les chants détendaient, défoulaient ces natures corsetées, et il fallait une agitation collective pour que ces pudeurs et inhibitions laissent place aux échanges de femmes contrôlés et à des licences d'échanges temporaires, jugées effrontées si elles se produisaient à froid, hors des assemblées communales. Dans cette société éminemment complexe, l'homme paraît avoir une vie relativement équilibrée sexuellement ; en dehors des temps où il couche avec sa femme, il en est d'autres occasionnels, moins nombreux qu'on ne le croit : sur cent femmes du district de Thulé, les femmes épouses « faciles » ne sont pas si nombreuses : moins de dix ; les non mariées, coureuses : quatre ou cinq (1950).

Je connais des cas de jeunes mariés tardant à approcher leur future épouse, comme s'ils la craignaient, et qui ont préféré partir, le jour de l'évènement... à la chasse. La réserve des jeunes filles est tout aussi vive et les fanfaronnades des hommes en assemblée ne doivent pas faire illusion. Mis à part quelques « faciles », bien connues, et dont on se répète les noms de village en village pour en user lorsqu'on voyage, la majorité des jeunes filles se réservent pour leur futur mari. Dans une société esquimaude vivante et structurée, la morale de groupe, qui aboutit à une autocensure, est puritaine : les interdits d'union entre consanguins, les promesses de mariage doivent être tenus. Il est juste de noter que les femmes se marient tôt, vers quatorze-quinze ans ; l'homme vers vingt, vingt-quatre ans, dès qu'il est capable de tout chasser. Il faut revenir sur la double pudeur des hommes et des femmes. Elle ne prend pas sa source dans la récente christianisation. Elle est ancienne, profonde et révélatrice d'une psychologie fragile. L'homme est vulnérable et très complexé ; il sait qu'il lui sera nécessaire de mettre bas ses masques. Soucieux d'être réconforté et avant tout d'obtenir cette tendresse dont il a soif, il préfère cacher, aux yeux de tous, ses états sexuels.

La jeune fille, elle, a peur. Peur d'elle-même, de la « bête humaine », de quitter ce monde clos féérique de contes et de songes où elle vivait protégée avec sa ou ses amies d'enfance ; elle redoute cet homme qui aura un pouvoir total sur elle. Je suis arrivé à la présomption que la jeune esquimaude – à Thulé, en 1950 – sauf de rares exceptions, arrive vierge – sauf de rares exceptions – à l'union physique avec son futur mari, mais la vertu de virginité est totalement absente de l'esprit masculin ou féminin : la présence ou non d'hymen n'est pas même remarquée ou signalée. Les jeunes gens étant « mariés » à la naissance, la transaction impliquant une alliance socio-parentale, il est clair que la famille est soucieuse du respect de l'accord d'autant que la règle esquimaude, par volonté de protection génétique, limite sévèrement le choix du conjoint. La liberté des mœurs s'en trouve d'autant réduite. *Last but not least*, les filles sont rarement enceintes avant dix-huit ans.

Le mariage « officiel » a lieu généralement au printemps. Le fiancé part en traîneau avec la jeune fille. Ils vivront seuls à l'écart, sous la tente, dans un fjord ou sur un cap. Après quelques semaines, l'automne venu, le jeune mari s'installe chez son beau-père pendant une à

deux années. Grâce à ce travail de coopération, il « achète » réellement son épouse mais, comme il n'y a pas de règle dans cette société essentiellement pragmatique, il s'installe souvent aussi chez son propre père ; tout dépend des conditions sociales (étendue des familles respectives, des affinités). Aucune règle, telle la différence d'âge, l'origine locale, la richesse ou la pauvreté du père, ne préside de nos jours au choix d'une femme. L'Esquimau, qui est soucieux de se marier dans sa parenté, veille seulement à ne pas épouser une personne de parenté proche. (...) Compte tenu des impératifs, le choix du conjoint est très limité : moins d'une dizaine de personnes pour un individu se mariant dans la parenté.

Jadis, les coutumes de lévirat (et parfois de sororat) étaient suivies. Polygamie et polyandrie étaient courantes. Il m'a été donné de rencontrer, ainsi, à Rankin (baie d'Hudson), une Paadlimioq qui était polyandre. La polyandrie était la conséquence du manque de femmes, conséquence de l'infanticide des petites filles. Dans ces ménages polyandres, c'était toujours la mère qui désignait la filiation. En général, le second mari était choisi beaucoup plus jeune – c'était le cas à Rankin – pour assurer les besoins de chasse du couple déjà âgé. Les cas de polygamie – et particulièrement de polygamie incestueuse, père et fille concubins, l'épouse était encore vivante – se rencontrent parfois. Mais les cas incestueux sont, nous l'avons dit, mal vus du groupe, qui les regrette. La première femme a l'autorité, bien que le mari préfère naturellement la seconde, plus jeune. La polygamie était, avant 1910, pratiquée chez les Esquimaux Polaires seulement par les chasseurs les plus riches, les plus forts (naalagaq ou angakkoq). Deux femmes parfois, trois étaient très rares. On dit que seule la première avait la confiance.

S'il est un lieu au monde où l'enfant est roi, c'est bien ici. L'enfant est, avant la chasse, avant les chiens, le premier plaisir de l'Esquimau, préférence marquée étant donnée au fils. Dans l'iglou, il est l'objet de toutes les sollicitudes. L'Esquimau-acteur, toujours masqué, ne paraît libéré de lui-même et vraiment à l'aise que devant son jeune fils. (...) Frapper, corriger le fils qui se rend insupportable apparaît presque scandaleux. L'enfant est élevé dans la plus grande liberté, et il est très rare d'entendre dans un village un enfant, qui n'est plus un bébé, crier ou pleurer du fait de ses parents. Son père est comme soucieux de lui permettre d'être parfaitement heureux avant qu'il ne connaisse, et très tôt (huit ou dix ans), la dure loi de la toundra, la chasse dans le froid et les privations.

Pendant leur enfance, les esquimaux sont instruits par les faits, la vie quotidienne, les remarques des uns et des autres sur les bons et les mauvais chasseurs, les récits, les intonations... Très vite, la mère et le père, le grand-père lui apprennent ses parentés, notamment celles secrètes parrainage ou *illora*). (...) Les jeux des enfants sont élémentaires et d'esprit pratique : un fouet, de jeunes chiens, des osselets pour les garçons ; des poupées en peau, des iglous miniatures pour les filles. A partir de huit ou dix ans, les garçons accompagnent leur père à la chasse. L'éducation du jeune chasseur est, pour l'essentiel, silencieuse. Elle est toute d'exemple, renvoyant à un type d'homme authentiquement Inuk, c'est-à-dire pouvant ne dépendre de personne et loyal vis-à-vis du groupe. Elle se traduit toujours par un extrême respect pour le père qui, sa vie durant, quoi qu'il fasse, ne sera pas jugé. (...) Le garçon doit apprendre très tôt, dès huit ans, à marcher longuement, 20 à 30 km par jour, à s'orienter dans la brume, à dormir peu, à bien viser au fusil, à s'identifier au gibier pour aller le chercher là où il est, enfin, à prêter la main au voisin en cas de besoin. Si l'enfant traîne sur l'illeg plus de quatre heures par nuit, à une étape – chasse ou déplacement – le père, d'une bourrade, le renvoie à la dure réalité. Des injonctions brèves, faites d'une voix sèche, lui rappellent qu'il doit être un homme. Mais ce ne sera pas nécessaire. la peur du sobriquet

de *Seqajuk* (feignant) ferait lever le plus paresseux. L'émulation entraîne le retardataire à se dépasser.

Chaque individu dispose de plusieurs noms dont il change en cas d'évènements graves (maladies) ou de situations, dont il est seul juge. (...) Si l'enfant pousse bien, ce nom a de grandes chances d'être définitif, mais il ne sera accordé que deux à huit jours après la naissance, afin d'être, comme l'enfant, accepté par toute la communauté. Exemples de patronymes : *Kutsikitsok* a quatre noms : *Kutsikitsok*, son grand-père maternel mort l'année de sa naissance, *Qumangaapik*, nom de son grand-père paternel, *Nasaitorluarsuk*, nom de son cousin germain, *Avataq*, fils de son oncle.

Le bébé hérite, pensaient jadis les esquimaux – et certains le croient toujours confusément -, des qualités et des défauts du patronyme. Le nom est, en effet, comme une sorte d'âme qui met le nouveau-né ou l'adulte en communication immédiate avec le défunt patronyme. Aussi toutes sortes d'interdits et de règles se rattachent au nom : obligation d'assistance à son homonyme, etc. Le nom relie, allie. Un enfant portant le nom de son grand-père ne sera pas dénommé « mon fils » par son père, mais « mon père », même s'il est en bas âge. Une fille à laquelle on aura donné le nom de son grand-père sera appelée par son père « mon père ». Deux Esquimaux étrangers par le sang, mais de même nom, sont *affariik* – c'est-à-dire moitié d'une même tout invisible – et se trouvent apparentés. Et ils s'obligent, de ce fait, à s'assister mutuellement. L'enfant porteur du nom d'un mort est bien le mort réincarné ; l'esprit de ce mort aide l'enfant dans son adolescence. L'enfant a donc deux personnalités ainsi que l'explique clairement Stefansson, la sienne et celle du mort. Et ceci peut expliquer le comportement des parents en matière d'éducation. On ne peut critiquer un enfant, car c'est peut-être l'esprit du mort qui agit en lui. Ce n'est qu'à douze-treize ans que l'enfant est jugé adulte : on pense que l'esprit du mort se désincarne alors – que devient-il ? on ne sait – et l'enfant peut recevoir directement des ordres de ses parents ; auparavant, jamais ; seulement des suggestions.

Aussi longtemps que le nom n'a pas été donné, l'infanticide (des mains de la mère) est *obligatoire* si l'enfant est infirme ou malingre. (...) L'infanticide était jadis possible pour les bébés-filles, si la pénurie des vivres y obligeait.

Pratique plus ou moins vivante, selon le degré de communisme du groupe : (...) si une mère ne peut subvenir à l'entretien de sa famille, on peut être assuré que chacun de ses enfants, âgé ou non, trouvera place de nos jours en un autre foyer et qu'il sera considéré par le groupe tout entier comme légitimement recueilli. Son statut dépendra de son âge d'adoption. Le don qu'une esquimaude fait de son bébé est définitif, total, et nous voyons ici, comme dans le Tavariaa polynésien, « la coutume d'aller à l'encontre de l'un des instincts les plus primitifs, celui de l'amour maternel, et ce, chez un peuple qui ne semble mû que par ses instincts ». (...) L'adoption vraie se fait à des âges précoces : moins d'un an. Elle peut être aussi *prénatale* : la femme enceinte promet alors son enfant. Le plus souvent, l'adoption a lieu quelques jours après la naissance ? Ce régime permet à un groupe familial d'introduire en son sein – dans un esprit parental - une famille non alliée par le sang ou de renforcer des liens sanguins, familiaux (entre père et fils, par l'adoption par le grand-père de ses petits-fils), des liens temporaires (à la suite d'un échange de femmes, les intéressés adoptent un de leurs enfants respectifs). Un lien particulier unit en effet parents naturels et parents adoptifs : l'enfant est garant d'un rapprochement familial, d'une nouvelle alliance. Une adoption tardive ne crée pas de liens parentaux entre les pères contractants et l'enfant reste étranger à la famille

adoptive. (...) L'on naît enfant du groupe et non d'un père. L'absence de nom de famille l'établit.

Le couple que l'Esquimau forme avec « ses » chiens est une réalité. L'attelage est une personne que l'on épouse et qui *vous* épouse, avec le leader qui est la tête et les autres chiens qui sont, littéralement, les membres, le corps. Sans ses chiens, l'Esquimau n'est pas lui-même. C'est un veuf qui a perdu ses forces, ses capacités d'action, sa joie de vivre. (...) c'est progressivement, pendant ces semaines, que j'ai fait ma première éducation en nourrissant régulièrement mes neuf chiens : j'ai établi le lien nécessaire entre eux et moi : tous les trois jours, l'été (tous les jours, l'hiver), les chiens doivent être nourris : 1 kg de viande par animal. Attachées à un point fixe, les bêtes sont tendues vers les vingt à trente morceaux débités au couteau ou à la hache. (...) Le chien doit toujours coucher au-dehors de l'iglou, quelle que soit la rigueur du temps. A agir autrement, en les faisant dormir dans l'auvent du kataq, on se prépare un attelage mou. Jusqu'à la mise bas, la chienne fait partie de l'attelage. (...) Dès huit mois, il faut les atteler. Leurs molaires sont cassées avec des pierres pour éviter qu'en mordillant les traits de peau, lorsqu'ils sont affamés, ils ne s'en libèrent. Passé huit années, ils sont abattus ou plus généralement pendus. Un bon attelage – six à dix chiens – ne comporte qu'une femelle.

Il faut aussi avoir son fouet sans cesse en main. Un accident récent m'en fera toujours souvenir. Les traîneaux se suivaient en file indienne au pied d'une haute falaise, le long de la banquette littorale de la côte sud de l'île de Herbert. (...) Mon pied ayant passé sous un traîneau deux jours auparavant, j'avais l'os du pouce gauche fracturé. Ne voulant pas retarder la marche de notre groupe pressé par le temps, je n'en disais rien aux esquimaux et chaque matin, je me faisais violence pour marcher. Mais mon pas était plus incertain. Sur un glaçon, à un passage glissant et étroit, je trébuche et tombe. Les chiens de l'attelage qui me suit me talonnent en jappant. Leurs crocs n'ont pas été limés et ils sont agressifs. Ces quatorze chiens se jettent immédiatement sur moi, peut-être plus féroce parce qu'avec mon pantalon d'ours, mes bottes d'ours, je sens... l'ours ; surtout pour des chiens affamés, rendus furieux et déchirant tout ce qui est à terre à leur portée. Couché, tout en poil de la tête aux pieds avec mes fourrures, je me débats. Ayant perdu mon fouet, j'ai toutefois la chance d'être protégé par ces peaux épaisses : les bêtes me mordent à la cuisse et voici que d'autres se jettent à mon visage ; je me protège du bras, crie... *Aqi ! Aqi !* En arrière ! Peine perdue ; je ne vois devant moi, dans une brume de poils, que des dents, des crocs, des yeux de feu. Me roulant en boule, j'offre moins de prise (...) trois, quatre secondes s'écoulent. Le temps est compté. Que le sang coule et les chiens vont s'enivrer comme des loups. L'Esquimau de cet attelage – Anaakkarsuaq – ne sait comment intervenir. De son fouet, il pourrait m'arracher l'œil. D'un coup de fusil dans cette masse de poils, il ne ferait rien de bon. Le hasard, le bienheureux hasard fait que les chiens, en se reculant pour réussir – comme ils le font parfois – un nouvel assaut contre cette espèce d'ours, me laissent une demi-seconde de répit. Je me mets vivement debout, j'attrape mon fouet : sauvé !

L'Esquimau, en vérité, traite ses chiens comme il se traite lui-même. Plus je vais, plus je rapproche leur sociologie de celle de leurs attelages : on vit, on lutte, on meurt. S'il n'y a rien à manger : on se couche, on attend. Les rapports affectifs sont brefs. Le malheur guette : l'oublier un instant, c'est lui donner prise, l'accepter.

Les Esquimaux de Siorapaluk (en 1950) possèdent rarement un réveil ou encore moins une montre. Mais ils gardent suffisamment la notion du temps apprécié par le mouvement de la lune et des étoiles pour ne pas manquer les trois rendez-vous précis qui leur sont imposés –

bien entendu par les Blancs : les heures et jours d'ouverture de la boutique, les horaires de l'école pour leurs enfants et du culte, le dimanche. (...) Il est trois horaires : celui de la vie quotidienne du village que je viens d'esquisser ; l'horaire du chasseur, qui est fonction du vent, de la température, du temps en général – en mai, on se déplace lorsque le soleil est bas, la neige gelée étant favorable au glissement du traîneau ; de novembre à janvier, la vie active est fonction de la lune, des nuages, de l'humeur... et du gibier. la règle des règles, on le sait, est de se lever dans l'iglou à l'arrivée du visiteur, de manger avec lui et de ne dormir qu'après l'échange des nouvelles et la restauration prise en commun, quelle que soit l'heure de la visite. Il y a enfin l'horaire du Blanc.

L'entente n'a pas toujours régné entre les groupes, tant s'en faut. Des luttes inexpiables ont opposé les individus, les familles, les tribus. Et elles étaient d'autant plus vives que les groupes étaient plus riches et plus nombreux. A l'extrême ouest, en mer de Behring, aux fortes populations, c'étaient, entre les riches collectivités de chasseurs baleiniers ou éleveurs de rennes, des affrontements véritablement militaires avec troupes organisées. A l'extrême est, dans le Canada central et oriental, au Groenland, les combats étaient, en revanche, toujours engagés avec un extrême souci de limiter les pertes. Autre caractère : les guerres et les meurtres avaient souvent un caractère de vendetta, de vengeances en chaîne entre les groupes familiaux alliés aux victimes successives.

Leur cruauté peut être implacable. Lorsqu'un Esquimau a fait perdre la face à l'un de ses voisins (plaisanterie publique désobligeante, vol de trappe ou, pire, rapt de femme), ce dernier se vengera et en général traîtreusement. Un mois ou plusieurs années plus tard, au moment opportun, il tuera son ennemi d'un coup de harpon ou de couteau dans le dos. Ce climat de suspicion et cet esprit de vengeance permanente expliquent pourquoi l'Esquimau avait – et a encore – le couteau glissé dans la botte ou à portée de la main.

Chez les Paadlimiut, esquimaux caribou très pauvres de l'Arctique central canadien, les guerres se limitaient à des affrontements singuliers. Deux groupes d'hommes – les femmes ne participent pas au combat – sont face à face, bras levés. Deux chasseurs délégués par le camp se détachent. Un mouvement de côté et ils cherchent à s'atteindre. A la mort du premier d'entre eux, un remplaçant s'avance. Après deux ou trois morts, les vainqueurs discutent les conditions de paix. Exceptionnellement, l'affrontement peut s'achever en extermination... jusqu'au dernier.

Une de ces nuits où personne ne chuchote, même si l'on entend l'esquimau rêver tout haut..., nuits où les rapprochements sexuels sont silencieux et brefs, l'enlacement prolongé ; une de ces nuits habitées où chacun, pour se réchauffer, se serre contre l'autre. Les corps sont nus sous les peaux. Têtes tournées vers l'intérieur, pieds au mur ; n'émergent que des mèches de cheveux blanchis par le givre, et quelques bras musclés et bruns. L'iglou froide s'éveillera vers 11 heures afin de bénéficier du soleil haut sur l'horizon, très au sud.

L'Esquimau a rarement plus d'une semaine de viande (de phoque) d'avance, mis à part sa réserve de kiviaq et de morse pour l'hiver. Les enfants – qui mettent un point d'honneur à ne jamais se plaindre – commencent à avoir faim. (...) Bruyant au départ, un chasseur se doit d'être silencieux au retour : c'est comme en catimini qu'il va reprendre sa place dans la communauté. L'attelage est dételé : deux chiens criaillent de plaisir en étirant leurs cris pour se faire une dernière fois remarquer du maître car ils aiment, comme la femme, pour le flatter, exagérer leur faiblesse. L'homme dételle en prenant, malgré son extrême fatigue, tout son temps. Il est seul, mais si personne n'est là pour lui prêter la main, c'est qu'il

serait du dernier mauvais goût de l'aider et de lui retirer le plaisir d'achever sa chasse par le long récit qui va comme la prolonger encore un peu. Quelques mots lâchés à la sauvette à l'arrivée gâcheraient l'extrême jouissance du conteur, toute faite de suspense.

Le groupe, dans sa vie communautaire, est-il trop dur à supporter ? Toujours est-il que l'esquimau, pour donner le change, porte des masques successifs : aimable quoique impénétrable avec ses amis, ironique et persifleur à l'égard du visiteur qui a besoin de lui, embarrassé et pitoyable dans le besoin, technique et précis à la chasse, fort et théâtral au retour de celle-ci, mou et insaisissable lorsqu'il a été floué, violent ou pleurnichard dans l'ivresse, grave et sentencieux à l'église, la face fermée, presque mauvais lorsqu'il joue une colère. Le masque varie selon les situations qu'apprécient continûment l'œil de l'Esquimau et sa sensibilité aux aguets. Mais, si divers et mobiles soient ses masques, il semble néanmoins se trouver parfois mal, très mal, dans sa peau. Aussi multiplie-t-il les raisons et les occasions de se fuir en retrouvant les autres. La contradiction que porte tout homme au plus profond de lui-même – la solitude l'apaise, l'échange de visites le fait vivre – se traduit ici par l'institution du *Pulaartoq*. Réseau d'obligations reliant l'un à l'autre et faisant de l'Esquimau un prisonnier volontaire.

Environ une journée sur trois, l'Esquimau ne sort pas ; d'abord, il est tenu de demeurer au village pour les Pulaar d'anniversaire de naissance, les kiviaq en commun, les arrivées de chasseurs des villages voisins. Et il y a le mauvais temps ; et sa propre humeur. Mais que celle-ci – ou la famine – le pousse au dehors, il peut y rester des semaines, loin sur la glace, à la poursuite d'un ours ou d'un morse... Il peut tout autant rester des semaines au-dedans, chez lui. Il n'existe d'autre règle régissant ses mouvements que celles des saisons de chasse. Sa liberté demeure donc totalement liée aux caprices de la nature... et de ses pulsions contradictoires. L'Esquimau dort enfin beaucoup. Plus l'hiver que l'été – il hiberne, comme l'ours -, mais au total beaucoup si l'on considère que la moitié de son existence se passe à sommeiller, à somnoler. Si j'avais des chiffres, je dirais que l'autre moitié seulement – et l'on sera surpris d'un temps si faible pour une population prétendument active – se répartit ainsi : un tiers en Pulaar (visites), un tiers en déplacements vers les lieux de chasse, un tiers seulement en chasse proprement dite. Paresse, marque de sagesse. C'est ainsi qu'une société se protège physiquement contre le harcèlement d'une vie dure. Seuls les jeunes gens font naturellement exception à ce rythme de vie balancée : une grosse partie de leur temps est saisonnièrement occupée par leur élan sexuel ; le printemps et l'été, ils courent les filles qu'ils guettent d'un hameau à l'autre sous les motifs les plus divers : prétextes de chasseur.

Dès que je partage la conversation d'un groupe, les hommes ne parlent entre eux que de *kujappoq*, de leurs dernières relations, du nombre de coïts, qu'il en a eu beaucoup, qu'un tel en avait plein son sac, que l'*utsuuq* de celle-ci – ils attachent à ce fait beaucoup d'importance – est vraiment trop étroit pour celui-là, que l'odeur de cet autre *usuk* (les prononciations doivent à cet égard être très attentives : *usuk* : pénis ; *utsuuq* : vagin ; *ussuk* : gros phoque), que sa vivacité, etc. : c'était bon ! *Mammaraai ! Mammaraai !* C'était bon ! Le Blanc qui « débute » dans ces régions a, il faut le dire, bien des raisons de conclure à l'obsession sexuelle esquimaude, quand par surcroît la réalité du prêt ou de l'échange des femmes lui est confirmée. (...) Je le disais au début de ce chapitre : pour avoir partagé leur intimité, je puis attester qu'il n'est pas plus pudique qu'un esquimau – il ne se déshabille jamais devant vous – et pas plus réservé : on ne le verra jamais déféquer en public. (...) L'Esquimau et l'Esquimaude n'ont aucun orgasme bruyant : pas de cri, pas d'agitation ; à peine un souffle et un rythme respiratoire plus élevé, et, même dans le sommeil général de l'iglou, il est rare qu'il soit perçu. (...) Quand, après des années de confiance, l'Esquimau veut

bien se laisser aller à parler sans jouer un rôle, il dira, comme me confiait X. (d'Iglulik) : « Je la caresse sur le ventre, les reins, les seins et les tétons », et il ajoute : « S'embrasser ? *Kunik* : toujours sur le nez et sur le bout du nez : c'est très agréable et excitant, c'est notre manière – jamais sur la bouche, c'est dégoûtant. Je fais toujours l'amour soit couché sur elle et, quand elle est enceinte, sur le côté. Jamais, bien sûr, je ne caresse du doigt le vagin ou l'anus ; ma femme repousserait ma main avec violence : elle aurait le sentiment que cela peut la faire mourir, ou donner naissance à des enfants difformes. Et je serai inquiet d'en être responsable. Du reste, nous n'avons de désir qu'à des saisons particulières – tout spécialement au printemps. » Et X. précise : « D'ailleurs, pendant la chasse, je n'ai jamais aucun désir ; c'est comme si la chasse, justement, m'emportait le désir... et tant mieux ; tu le sais, les Inuit ne se masturbent pas ; cela retirerait toute leur force... »

La mort est un thème constant : « *Toquvoq* » : la mort de celui-ci ou de celui-là, la fin prochaine du narrateur, la précarité, la futilité de la vie, le signe du destin. Très vite, l'esquimau revient (sans le dire) au *tupilak* (ou *qivittoq*), esprit mauvais qui s'empara de l'âme et apporte le malheur. S'il évoque brièvement et avec retenue les dangers encourus, l'Esquimau n'hésite jamais à narrer la peur qu'il a ressentie. Si l'on parle d'un vieux ou d'un incapable, comme en passant, la voix et la bouche se font méprisantes ; la paupière, en même temps que le visage, s'abaisse : « *Toquvoq una, qujanaqui !* Qu'il meure celui-là, bon débarras ! »

J'ai pu observer que dans les meilleures conditions de transmission, en avril-mai où les passages en traîneau sont fréquents, une nouvelle était, en moins de trois semaines, connue de tous, du sud au nord, dans ce district qui s'étend sur 350 kilomètres. Dans les mois d'isolement en juillet-août, où la mer libre coupe les camps les uns des autres (le kayak ne s'aventurant jamais à de grandes distances), un délai maximum de six semaines est nécessaire pour qu'une nouvelle apportée à un camp par un chasseur soit transmise à l'occasion du passage d'un kayak ou d'un bateau, d'Etah à Savigssivik.

Sauf de rares scandales, cette société répressive s'oblige à la cohésion : la parole est un instrument contraignant l'homme à n'agir que dans le sens de la tradition et à se dépasser. Je l'ai déjà signalé ; ici, l'expression du groupe-arbitre est une arme puissante (on ne dit jamais : *je* pense, mais *les Inuit* pensent, le je étant proscrit dans la pensée même). L'Esquimau doit toujours faire part non pas de ce qu'« il » ressent personnellement, mais de ce que ressent le groupe tout entier. La pensée esquimaude se situe ainsi comme au plus petit dénominateur commun de ces diverses fractions familiales. En outre la parole, par les cancons, les propos, corrige et redresse. Les mous, les faibles, les parasites, les fourbes sont vivement critiqués dans cette société communiste ; les Seqajuk (paresseux) sont montrés du doigt et mis au pilori : « Ils nous apportent le malheur, ils ne respectent pas les règles, méprisent les tabous... » Par des qualificatifs d'une extraordinaire cruauté, les carences de ces atypiques sont dénoncées dans tout le territoire. Si le causeur de tort ne s'humilie pas en reconnaissant ses faiblesses, son impuissance – et il lui suffira de le faire devant quelques témoins – force lui sera de s'isoler et de vivre à part.

Dernière notation : l'Esquimau déteste les longues querelles, celles qui n'ont pas de fin. Les états de *kamappok*, *kamajavoq* (mauvaise humeur continuelle) ne lui sont pas supportables ; aussi ses fureurs, notamment verbales, sont-elles d'autant plus spectaculaires qu'il les sait devoir être courtes. Un isolat ne peut se permettre d'être une banque de contentieux.

Fondamentalement dépressif, l'Esquimau est secrètement hanté par des pensées morbides : elles se développent en silence comme insidieusement, alors qu'il est, le matin, encore couché sur l'illeq, après un réveil souvent tourmenté. Durant ces temps de somnolence qui, complaisamment, peuvent durer une bonne heure, il laisse aller son esprit à la dérive. Quand le temps est mauvais, ses idées deviennent particulièrement noires, surtout si la bourrasque le fixe à l'iglou. Au fil des jours, l'Esquimau s'exprime rarement tel qu'il est, mais lorsqu'il se laisse aller, ce sont les nombreuses pensées qui, presque toujours affluent : la maladie, la faim, l'absence de gibier, l'incapacité physique de chasser, l'abandon des siens, l'action pernicieuse des mauvais esprits. Au premier imprévu étrange, la peur du tupilak (l'esprit du mal) le reprend. Ces états peuvent le mener jusqu'à la désespérance et particulièrement en cas de décès de l'un des siens. Mais il lutte contre sa tendance à l'abandon avec la forte énergie du désespoir, car il redoute encore plus violemment le vide et la solitude de l'âme ; aussi se reprend-il en se corsetant et en jouant au « joyeux Esquimau », tel qu'il voudrait être. Vite alors, la vie reprend ses droits. (...) Se regrouper, se serrer les uns contre les autres : c'est en groupe qu'il trouve le vrai rempart contre ses démons familiers. C'est en groupe qu'on rit, qu'on se moque l'un de l'autre et que l'on se défoule : juste ce qu'il faut. Une grande chasse difficile suivie de telles réunions, voilà ce que l'Esquimau appelle : jouir de la vie. Manger – dois-je le rappeler – prime toujours sur la femme – sexe et sentiments – qui est affaire privée et secondaire.

L'Esquimau vit dans le miracle : rien ne l'étonne. La religion ancestrale fait communiquer avec ses esprits familiers personnels qui le conseillent, le soutiennent, le guident. Que le chaman soit en mesure d'aller en quelques secondes sous les eaux consulter Nerrivik, visiter la lune ou quelques autres lieux éloignés est normal. De grands angaklut, dans les moments de malheur, en ont été capables : Tous les Inuit le disent et les Inuit ne peuvent se tromper. (...) Quarante ans de christianisation n'ont pu arracher l'esquimau à cette confiance en des forces secrètes, omniprésentes. Sans doute le pouvoir des angaklut est-il moins apparent, mais que le malheur revienne et leurs croyances en des puissances magiques – concurremment d'ailleurs avec les croyances chrétiennes inculquées par les Blancs – réémergent aussitôt, inaltérées. L'esquimau vit, en vérité, dans la terreur de se tromper, d'accomplir une faute susceptible d'interférer dans la nature des choses.

La mort, s'il ne la souhaite pas, c'est parce que, justement, il aime profondément vivre ; mais il ne craint pas la mort en soi : « Quelle que soit la fin de toute vie ou qu'elle prépare à une autre vie, confie Uutaaq en 1916 à Rasmussen, de toute façon, pourquoi s'inquiéter ? » je le redis, ce que redoute l'esquimau vient des esprits des morts ou des mauvais esprits (*toornat* ou *tupilat*) qui peuvent apporter le malheur et les plus terribles souffrances précédant la mort. Le rêve est le moment le plus recherché par ces tupilat (qui généralement ont de grandes oreilles, des espèces de cornes, de grandes dents en avant et des pattes griffues disproportionnées) pour annoncer leurs prochaines visites.

Deux ans plus tard, je me retrouve à back River (Arctique central canadien), estuaire de Chantrey-Inlet : quatre iglous de neige. Les esquimaux de cette région comptent parmi les plus primitifs de l'Arctique. Les Ttkuhikjalingmiut – c'est leur nom – ne se chauffent pas dans l'iglou et vivent en permanence dans des maisons de neige. (...) Les trente Esquimaux de ce groupe menacé sortent d'une famine qui s'est traduite, l'hiver dernier, par la mort de plusieurs d'entre eux. Nous sommes à la fin de l'hiver, en avril. Il fait -30°C. (...) ne mangeant, comme mes hôtes, que du saumon cru et gelé toutes les trois ou quatre heures, la vie se déroule, heureusement, coupée d'enquêtes et d'entretiens.

Après quelques jours, un jeune garçon – enfant présent dans cette iglou, âgé d'une dizaine d'années, apparenté ou non – n'est-il qu'adopté ? je ne m'en suis pas inquiété – commence à être pris de crises d'apparence hystérique. Il tremble, se dresse, jette ses bras en avant, bat des poings l'un sur l'autre, puis des pieds, claque des dents et, le teint devenu livide, les yeux hagards, perd connaissance. (...) Pensant que je peux être en quelque sorte responsable par ma soudaine irruption dans la vie de ce village, je tente d'intervenir : j'aurais souhaité qu'au moins ce jeune garçon se réchauffe étendu dans mon sac de couchage, mais le maître de l'iglou s'y refuse catégoriquement. A ma stupéfaction, il déclare ceci : « Dans le couloir, il y a longtemps, dormait et mangeait l'orphelin. (...) Il n'avait droit qu'aux restes de ce que l'on mangeait. A lui de se débrouiller pour chasser seul. C'est ainsi que l'on formait les hommes, à la dure, chacun selon son statut : ce « malade », oui, ce garçon, a bien de la chance ; il couche avec nous sur l'illeq, vit comme nous, pas moins. Tu vas voir comment je vais le soigner, ne t'en mêle pas, Krabluna (Blanc) ! Ici, c'est la terre des Inuit et tu n'es pas Inuk. (...) »

Un vieux venu d'une maison de neige voisine le prie d'aller avec lui à l'autre bout du lac près des vieilles iglous décalottées chercher immédiatement à pied quelques poissons gelés qu'on y a entassés : quelques kilomètres aller et retour par vent debout, au retour à -30°C. « S'il revient, me déclare ce vieil esquimau, et tu verras qu'il reviendra, c'est qu'il n'est pas malade. » Il devait revenir en effet. « Tu vois comment on guérit, nous. Ce pauvre malade, comme tu dis, simulait son mal qui n'était pas grand : il lui rentre dans le corps quand il fait froid dehors. Dans l'iglou où il fait meilleur, il se libère. Ce n'est donc pas un bien grand mal. Les Inuit ont appris à soigner ces sortes de fausses maladies de sournois. » Transporté peu de temps plus tard par avion, le malheureux a été soigné : il avait une tumeur maligne affectant les nerfs.

Contrairement aux apparences, l'Esquimau n'est pas cruel par plaisir, mais par nécessité. Dès le premier âge, rappelons-le, il doit tuer pour survivre. Dureté ici est synonyme de vitalité. (...) Si l'on peut dire que la dureté esquimaude peut paraître cruelle, elle n'est jamais gratuite ni sadique, même si l'esquimau aime voir souffrir les autres comme il souffre lui-même. Cette souffrance lui semble en effet nécessaire pour s'obliger à se dépasser. La dureté prend donc ici valeur pédagogique. Dans le groupe esquimau, le faible, étant supporté par tous, doit d'autant plus aller au bout de lui-même qu'il est à charge. Mais il n'est pas d'exemple qu'un esquimau abandonne un compagnon moins heureux que lui à la chasse. Le devoir d'entraide n'admet pas d'exception entre tous ceux qui sont dans la force de l'âge. Chacun est si conscient de ce système de solidarité pour la survie du groupe que l'improductif, le malade incurable qui, par définition, ne peut rendre les services qu'on lui procure, se supprimait jadis, lui-même, de son plein gré, ou se faisait supprimer par un autre. Euthanasie sociale.

La viande « avancée », faisandée, est également essentielle l'hiver. C'est l'*igunaq*. (...) On signalera enfin que la nourriture de prédilection des esquimaux est la moelle des os de renne. Les chasseurs en sont comme fous. Pendant plusieurs journées, au printemps, ils s'en nourrissent exclusivement. (...) En 1853-1855, selon Kane, les esquimaux mangeaient à Thulé de 4 à 5 kilogrammes de viande par jour (6 à 7 kilogrammes d'après Hayes) et un demi-gallon de soupe de sang et d'eau. Je suis surpris de tels chiffres en viande. En 1950-1951, je puis attester que cette consommation par jour d'hiver est de 2 à 3 kilogrammes (soit moitié moins), dont un quart en graisse. Les repas sont assez fréquents – une visite en est toujours le prétexte – et très inégaux en durée : ils peuvent rassembler les convives pendant plusieurs heures.

Pendant deux mois d'été, les repas sont agrémentés d'oiseaux de mer, d'airelles, de racines de plantes (*naassut*) : j'en connais neuf espèces. En outre trois sortes d'algues sont, de temps à autre, mangées, dont l'une (*qimerluutsaat*) avec de la graisse de phoque et de morse, de même que des moules (*imaneq* et *qammajoq*) recueillies le long du rivage au mois d'août et mangées crues. Ce n'est donc pas tout à fait exact de dire que l'esquimau est exclusivement carnivore. Il a fallu près de quatre générations pour qu'il s'habitue à la nourriture des Blancs qu'il a trouvée d'abord immangeable.

Au début de décembre, une plus grande surprise m'attend. Les esquimaux, étonnés et certains attristés de me voir ainsi solitaire dans ma cabane, décident... de me marier. Comment ? Avec qui ? Ces roués perçoivent jusqu'à vos pensées les plus secrètes. (...) Aamma est jolie, bonne cousine, un peu atypique, mais... elle a trente ans, deux enfants à charge, curieusement de deux frères que ni l'un ni l'autre n'ont épousée. Je sais qu'elle a refusé l'un d'eux. Je reçois, début décembre, une missive d'Iunerssuaq. « Aamma attend un signe de toi. Décide ! » A priori, dans cette solitude, cette soudaine invite à m'intégrer à la tribu au réseau de relations complexes me séduit. « Envoie seulement deux peaux de renne ! Il fait froid pour aller de Qeqertat à Siorapaluk : elle n'a rien à se mettre et les enfants non plus ! Un mot et elle est chez toi par le premier traîneau qui passera. » (...) Ma réponse est non. (...) je me suis souvent interrogé sur ma décision. Je honnis les mœurs coloniales ; en outre, à la veille d'une difficile expédition de printemps, je ne me sens pas assez fort devant les esquimaux pour faire face aux inévitables mouvements de jalousie que cette situation aurait inéluctablement causés, en m'agrégeant à un groupe familial plutôt qu'à un autre.

Chapitre VII

A la rencontre du soleil

L'année commençait à peine que j'avais déjà l'intention de reprendre la piste, de me rendre au campement le plus méridional de la tribu, Savigssivik, à 500 kilomètres de ma base – aller et retour – et de visiter l'un après l'autre, afin de les étudier, tous les campements qui se trouveraient sur ma route.

Return from the Pole, récit par Cook de son exploration – celle-ci certaine – de la Terre d'Ellesmere et de sa vie extraordinaire au cap Sparbo, aventure quasi incroyable d'homme retournant à la préhistoire pour survivre, laisse, en tout état de cause, une très forte impression de vérité. La personnalité hardie, généreuse et secrète de l'auteur s'y avère fascinante. Médecin adroit, il parle couramment la langue et ses observations ethnologiques sont aigües. sa préparation technique est un modèle d'audace et de précision.

Un Peary sans pitié et sans hésitation sur les moyens se découvre, par contre, dans les divers ouvrages du célèbre explorateur ; on est surpris de sa profonde méconnaissance des Esquimaux qualifiés de « my Eskimo » et qu'il traite en enfants. On est surpris de son affligeante ignorance de leur langage, ce, après vingt ans de séjour. Les esquimaux, qui l'ont très bien connu et avec lesquels je me suis longuement entretenu, m'ont confessé sa parfaite incapacité de bien parler leur langue, et sa rudesse. Je suis très étonné non seulement par la médiocrité des résultats scientifiques de ses sept expéditions coûteuse et tapageuses, mais aussi par la fréquence de ses erreurs de géographie et de cartographie. (...) De surcroît, aucune étude ethnographique ou archéologique de qualité, bien qu'il prétende avoir « étudié » les Esquimaux pendant dix-huit ans, depuis 1891. « A parler net, les esquimaux n'ont aucune religion », ose-t-il écrire ! Dans le census de Marvin en septembre 1906, publié dans son livre, les noms esquimaux sont incroyablement estropiés et le relevé est établi dans des conditions

statistiques des plus élémentaires, voire légères. (...) On sait également le souci qu'avait l'explorateur de garder pour lui seul le lucratif commerce des ivoires et des renards esquimaux de ce territoire. (...) Peary ne nous administre certainement pas la preuve *absolue, scientifique*, de sa présence au pôle même.

La population dispose d'un corps de deux cents mythes environ, légendes et récits d'une histoire transposée dont l'essentiel est bien connu de adultes, mais dont seuls cinq à six conteurs ou conteuses connaissent parfaitement, mot à mot, le texte transmis oralement depuis des siècles. Certaines de ces légendes, transcrites, représentent quatre pages de texte.

Troisième partie

Quinze cents kilomètres d'exploration en terres d'Inglefield, de Washington et d'Ellesmere

Chapitre premier

Objets et préparatifs d'expédition

Il avait été convenu avec Kutsikitsok qu'à la mi-mars, je quitterais ma base en direction des Terres inhabitées d'Inglefield, de Washington et du Canada, accompagné d'un certain nombre de traîneaux, porteurs du gros matériel et des vivres.

Chapitre II

Retards

Je rappelle que je me rends au Canada afin, notamment, de mesurer si les plages se sont plus soulevées dans le pays des *Umimmat* (bœufs musqués) que dans le *Nuussuaq* (terre de Washington). Délestées du poids des glaciers en fonte, il y a dix mille ans, les terres des îles canadiennes plus tôt déglacées (Terre d'Ellesmere) se sont-elles soulevées au-dessus du niveau de la mer d'alors, de 180 à 200 mètres comme en terre d'Inglefield ? C'est ce que l'on appelle les mouvements isostatiques. De telles mesures comparées d'une rive à l'autre d'un grand bassin maritime comme celui de Kane sont d'un vif intérêt. Elles permettent d'apprécier l'épaisseur initiale des glaciers et la vitesse de fonte. (...) Je termine mon exposé un peu difficile mais dont ils me sont secrètement reconnaissants, car il solennise le départ, en soulignant que le succès de l'expédition dépend de chacun d'entre nous, aussi bien des quatre ou cinq qui parcourront l'ensemble de l'itinéraire que de moi-même.

- Quelqu'un a-t-il des questions à poser, des remarques à faire ?

Gênés, ces hommes, apparemment gros parce qu'engoncés dans leurs peaux de bêtes, s'agitent et toussotent. Pas un mot ne sort de leur bouche, si ce n'est des « *Ieh, Ieh* » (oui, oui), sourds, « *Asukiaq* » (je ne sais pas) et autres banalités. (...) Il faut donc aller plus loin, prolonger le « soviét ». Des propos pratiques sont alors échangés : nombre de chiens, poids des charges, état des glaces, durée des étapes fin mars, début avril dans la période où le phoque est rare et où la charge en viande est particulièrement lourde. Ils commencent à parler entre eux, comme à l'écart, par mots brefs : peu à peu, les cercles s'ouvrent et regroupent tous les esquimaux présents. En s'éloignant de moi, les hommes sont plus à même de se faire une pensée commune. Et elle se nous insensiblement. Il appartient à Kutsikitsok et moi-même d'orienter délicatement celle-ci d'un mot, d'un rire, d'une expression soucieuse, en veillant à ce qu'elle ne contrecarre pas les pensées inexprimées de chacun. On s'observe, on apprécie les silences, les regards, l'accord tacite qu'ils supposent. Il faut que mes quatre partenaires aient l'approbation de ceux qui nous aideront à porter les charges jusqu'à Etah, et du village-

arbitre qui, attentivement, observe et pèse sur la conscience de chacun. Sinon, Kutsikitsoq et Qaaqqsiaq, de peur de se singulariser, m'abandonneront dans une semaine ou deux, peut-être même avant.

- C'est cela même, c'est ce que l'on pensait, précisément. Nous partirons après vous ; mais nous vous aiderons, autant que nous pourrons.

Msaannaa et Qaavianguapaluk, les premiers, expriment une opinion qui les engage : la bouche serrée, les yeux fixés à terre ; mais ils ont parlé, devant tous ; et une volonté s'est déclarée. L'atmosphère se déride aussitôt et je suis, seulement alors, inclus dans un des cercles mouvants. Par la voix de ces jeunes, les groupes de chasseurs qui pourront nous accompagner jusqu'à Etah ont donné leur aval, et la satisfaction est d'autant plus grande que l'esquimau déteste l'indécision prolongée. (...) C'était la bonne manière. Le comportement militaire n'a jamais ici rien valu. « *Kamappoq una ! Ajorpok* ». La raideur, la mauvaise humeur n'est pas, pour eux, supportable. Pour moi, non plus. Pour personne.

Chapitre III

Retour sur Etah, ultima Thulé

- Vous voyez, murmure la gentille Bertsie aux trois enfants qui me regardent de leurs petits yeux ronds, la bouche ouverte, c'est celui-là, le naagalaq (le chef d'expédition)... Et ton cousin là-bas, poursuit-elle en désignant du doigt Ussaqaq, il part aussi, loin, loin au nord, *avani, avani...* ; là où il fait très froid.

Natuk et Padloq, jusqu'à minuit, distribuent des gâteaux, du café. A tous, j'ai donné de la morue séchée dont ils sont assez friands. A un certain moment, il y a près de quinze personnes dans la pièce. Chacune d'elle tient à me parler affectueusement de l'expédition, à m'exprimer des souhaits précis, les plus divers et inattendus. C'est très émouvant de les voir ainsi, debout dans la salle, à la queue leu leu, attendant leur tour pour prononcer en quelques phrases leurs vœux et leur adieu personnel

- Tu nous manqueras, me dit Imina en me brisant presque la main, je te guetterai chaque matin pour te voir sortir de ta cabane de Siorapaluk. Tu sais, faut pas croire, on est tout de même assez tranquille... t'es tout comme un Inuk. *Pissortut* (bien sûr), t'es quasi du groupe. Tu vis comme nous et parle notre langue. Nous avons des souvenirs en commun : t'as mangé de la kiviaq, t'as des chiens... ; c'est pas comme au début, en août, quand tu les perdais sur la plage de sable et qu'il fallait que tout Siorapaluk aille te les chercher !

Demain, quand je commencerai cette aventure, qui est tout de même une grande aventure, j'aurai presque l'impression de partir en quittant les miens.

J'ai enfin laissé dans la cabane, en prévision de notre retour dans trois mois, un dépôt de vivres qui pourrait nous être utile. Pas de serrure à la porte, selon la tradition : le dépôt est sous la sauvegarde des Inuit et plus particulièrement de Sakaeunnguaq. (...) Du grand trot, les chiens passent au petit, puis au pas : soufflent, tirent la langue ; Papaa, lui-même, mon beau Papaa au poil fauve, le chien de tête... je découvre avec stupeur son ventre légèrement ballonné. (...) « Ils ont dû manger un peu trop », me crie-t-on sur la gauche. C'est Kutsikitsoq qui, avec brio, au milieu de claquement de fouet, me dépasse. « Ils ont trop mangé ! » Je pense bien, farceur ! Il devait m'avouer par la suite qu'il les avait soigneusement gavés, la veille, afin de s'assurer, à mes dépens, un grand départ, un triomphal succès !

Très vite, les hommes se déshabillent ; ils sont en sueur. Après une journée entière passée par grand froid humide, une température de +5°C vous met rapidement dans cet état. Nous sommes trois ou quatre par tente, et les places se répartissent d'elles-mêmes. Mes partenaires, fatigués par ces premières journées, paraissent devoir rapidement s'endormir.

Chapitre IV

Tempête

Nassaapaluk, un des chasseurs en qui j'ai confiance, vient m'informer à l'instant qu'il ne faut pas compter sur de grandes ressources et il m'en exprime ses regrets. Deux ou trois phoques, c'est tout ce dont l'on dispose. Plus de vingt auraient été nécessaires.

- Au cours de l'hiver, Etah a connu, m'explique-t-il, une terrible famine... *Anor*, le vent a tout le temps soufflé. La banquise est trop épaisse avec ce froid et les phoques ont quitté le fjord et les baies voisines... *Ajor* !... il y a des années que je n'ai pas vu ça... Nous n'avons plus beaucoup de chiens, ils sont presque tous morts, les uns après les autres... *Toquvoq* ! *Ajor* ! Oui, presque tous morts et certains, nous les avons mangés. Quel malheur ! (...) Et voilà qu'au cours de la nuit le problème s'aggrave. Une véritable tempête s'abat sur le fjord : du glacier, le vent dévale à plus de 100 kilomètres-heure. (...) Si on m'objecte qu'il était aventureux de ne pas avoir prévu une réserve de pemmican, cette nourriture (concentré de bœuf, de graisse et de poisson) dont une livre par jour et par chien suffit, je répondrai que mes moyens étaient faibles, très faibles, au départ : à cette époque, les crédits étaient parcimonieusement distribués par l'Etat français aux chercheurs préparent des thèses de doctorat d'Etat.

Qui a jamais parlé de la fantaisie indigène, des jeux de société esquimaux ? le bilboquet ou le nulluttaq (os à trous suspendu au plafond et qu'il faut percer de pointes), l'inukkat (jeu à osselets de phoque), l'attotoq (jeu de la balle molle : balle de cuir de phoque emplie de sable), l'amarotoq (jeu du loup, espèce de chat coupé), les jeux de pendaison, d'adresse (côtes de morse et balle d'os) et de force ne se pratiquent-ils donc que dans certaines ambiances ? Comme atterré, ce groupe n'éprouve, passé l'hiver, pas le moindre plaisir aux jeux de ficelle, si populaires pourtant durant les mois obscurs.

A grands coups de hache, nous tailladons des carcasses gelées ; vingt morceaux gros comme des poings s'entassent à mes pieds. Un à un, je commence à les jeter aux chiens. Certains les attrapent au vol. Il est saisissant de voir ces demi-loups se précipiter sur ces morceaux durs comme de la pierre, l'œil en flamme et le poil hérissé. Ce n'est que vingt-quatre heures ou quarante-huit heures après que la digestion se fera. Et comme l'indique Freuchen, les chiens, même s'ils ne sont nourris que tous les trois jours, gardent la sensation constante d'avoir mangé récemment ; ils supportent mieux ainsi la famine.

Chapitre V

Expérience solitaire à Quqertaraq

Nous relayant pendant vingt minutes, Kutsikitsoq et moi débitons une cinquantaine de morceaux rectangulaires. Après les avoir biseautés au sommet, Qaaqutsiaq les dépose avec soin sur le mur en spirale qui s'élève. Si vite va la besogne que, de l'intérieur, l'Esquimau voit bientôt – après cinquante minutes – le dôme en plein cintre se refermer sur lui. Encore un bloc d'aussi grande dimension que possible, et l'iglou sera close. D'un coup net, est taillé au couteau, à la base du mur, un passage pour sortir. Ce sera la porte et sans katak. Dans la seconde moitié du sol-plancher (la plus proche de la porte), la neige est débitée en blocs qui serviront de coupe-vent devant l'entrée. (...) Tel un singe, l'Esquimau grimpe sur le toit pour égaliser et protéger d'une murette le trou central d'aération (le qungaq, ou nez de l'iglou). De la neige molle pour boucher les raccords qui bâillent, une rocade à la base : le gros œuvre est

achevé. On peut être assuré qu'en quelques heures le gel, en scellant l'édifice tout entier, l'enracinera pour de longs jours.

Dans un instant, je vais renvoyer Qaaqutsiaq et Kutsikitsoq à Etah. Après un dernier thé pris ensemble, nous nous serrons la main. Un claquement de fouet ; jappement des chiens. Assis sur un jerrycan, au bord de la banquise, je reste assez stupidement à les regarder s'éloigner. (...) A cette minute, je perçois ma situation. J'ai atteint ce que, depuis des années, j'ai infiniment souhaité, ce que certains m'envieraient : à l'âge de glace, un isolement total. Après avoir vécu la vie esquimaude au sein d'un groupe, je vais tenter une nouvelle expérience : vivre cette vie, seul.

Le chasseur du Grand Nord, pour qui la peur et le courage sont liés, sourirait si on lui parlait d'héroïsme (et en quelle langue ? le mot n'existe pas en esquimau). Le seul effort que j'ai dû opérer sur moi-même a été d'adaptation, voire de transformation psychologique (froid et nourriture de plus en plus autochtone) et d'instruction technique (chien, traîneau, orientation dans la brume et la nuit polaire de quatre mois, chasse, prévision du temps, etc.). Mais pour ma part, effort et risque n'apparaissent justifiés que s'ils se doublent d'un travail efficace, n'éprouvant du reste d'attrance pour « l'exploration » que dans la mesure où elle sert de support à quelque recherche.

Au petit matin, une douce clarté laiteuse, tamisée par les murs de l'iglou. (...) A la lumière du jour, je me découvre vieilli de vingt ans, les cheveux, les sourcils blanchis par le givre, le nez rouge, la peau molle et sale ; instinctivement, je regarde le réveil ; inutile à minuit dix, gelé sans doute, il s'est arrêté. (...) Se secouer, agiter le primus avant de l'amorcer ; le pétrole glacé commence à se transformer en bouillie blanche ; trois interminables minutes avant que le réchaud ne ronronne de nouveau ; sortir rapidement du sac tiède, assouplir les bottes, le pantalon mouillé la veille au contact du corps et gelé au cours de la nuit ; s'habiller en grelottant, dans ce déjà vieux cuir, et enfin sortir en rampant. Une tape sur le dos de mon chien qui grognasse de plaisir. Une nouvelle journée commence.

Le plaisir de lever une carte ? Tous les topographes le connaissent. C'est avec une réelle satisfaction qu'à la fin d'une course, on voit se fixer peu à peu sur le papier, s'ordonner les traits essentiels d'un paysage la veille encore inconnu ou incompris. (...) Je fais 10, 15 kilomètres par jour ; parfois davantage.

Je m'attache surtout par discipline d'esprit à mes démons familiers : le poli, la taille, le nombre de cassures des pierres sur un périmètre donné ; le cubage et la nature des alluvions torrentielles, à l'aval, à mi-pente, thalweg par thalweg ; les éboulis, leur forme, leur débit, leur structure interne. En ces pays enneigés, la couleur vous éblouit ; je me laisse aller à ressentir ces étagements de plans, ce cubisme de la vision dans la lumière glacée, mais le regard peu à peu s'aiguisé. Les volumes des reliefs dénudés s'imposent et j'essaie d'apprécier, en masse, le modèle général. (...) J'essaie d'expliquer les arrondis du relief, les cassures et les coupures. Je m'efforce d'attribuer ce qui est l'effet de telle ou telle période climatique, en tentant de déterminer ce qui revient à l'érosion post-glaciaire, soit depuis huit mille ans, et à ce qui l'a précédé : les parts respectives de la communiton du gel, du vent, de l'eau vive, des névés et de la neige depuis que le plateau est déglacé. (...) Noter, mesurer, calculer, imaginer, raisonner ; cartographier.

La journée est grise et triste. Une des plus sinistres que j'ai connues. Les ennuis se succèdent. Je ne suis pas installé dans mon sac depuis un quart d'heure tant il fait froid que le

primus tombe en panne. « Bon, une poussière, me dis-je. C'est l'affaire d'un instant. » J'engage une aiguille dans le tuyau d'alimentation mais le bout de l'aiguille, par malchance rare, se coince dans la tige creuse. Une réparation urgente s'impose. (...) J'en suis réduit à me chauffer par instants à la lampe tempête. Après vingt minutes de travail, le primus est enfin remonté et ronronne de nouveau ; l'heure est venue de préparer le dîner. (...) Floc ! floc ! goutte à goutte, mon plafond et mon abri sont en train de fondre... Se relever une fois de plus, diminuer la pression du primus, élargir au couteau le trou d'aération puis tamponner de neige fraîche les joints humides des murs. La température baisse alors rapidement : repomper le primus en veillant à ce que la « couronne » reste bien d'aplomb ; remplir le « container » qui manque de pétrole. Ainsi, les heures passent... Il est 9 heures du soir. Cette expérience de vie solitaire se révèle une lutte permanente.

Chapitre VI

Vers la baie du grand massacre

Quelques jours plus tard, c'est de nouveau le départ vers le nord, sans projet de retour à Etah cette fois. Je m'arrête à la baie de Foulke, où est enterré l'astronome américain Sonntag, qui faisait partie des expéditions de Kane et Hayes et qui mourut tragiquement ici.

Dans une société esquimaude, le mensonge et le vol sont rigoureusement proscrits. Il y va de l'existence de la société elle-même qui ne peut confier les trappes et les caches à viande de chacun qu'à l'honnêteté de tous. L'entraide en cette société égalitaire est comme une sonde nature. L'immoralité des esquimaux archaïques ? Egalement un jugement erroné. J'ai tenté d'expliquer combien l'échange des femmes et la promiscuité sexuelle, dans une société esquimaude structurée et solide, font l'objet de prescriptions sévères et complexes, à finalités économiques et natalistes. Les dites « superstitions et sorcelleries » sont l'expression même d'une règle de vie, d'une religion très élaborée qui inspire tous les actes de la naissance à la mort. *Religare*, relier... La religion esquimaude, par définition, relie l'homme aux forces naturelles ; un sens est accordé à l'existence : être en accord avec l'ensemble de ces forces.

Les anciens (Imina, Kutsikitsoq) me confient combien, dans leur jeunesse, ils redoutaient les aînés et cette surveillance permanente que le groupe, par l'intermédiaire des femmes et des enfants, exerçait sur chacun. Si un tabou n'était pas respecté, il fallait l'avouer, la communauté tout entière risquant d'en subir les conséquences, et la sanction, pour le coupable, était sévère. Imina pourtant m'a confessé avoir souvent mangé en cachette du lièvre et des œufs qui lui étaient interdits. (...) La loi des lois respectée ici est de ne jamais contrarier le courant des forces, de la force vitale (*sila*) aux aspects multiformes. Ainsi, rapporte Rasmussen, la Terre – *Nuna* – est-elle d'une profonde sensibilité. C'est une matière vivante et la mort l'afflige. Comme le village est lié à la terre, il convient en bonne règle de ne placer des peaux de bêtes mortes à même le sol que dans les îles ou des secteurs séparés du village par un glacier, et Rasmussen de préciser que, si cette règle n'est pas suivie, les esprits des bêtes mortes affligeront la terre.

Une autre règle est celle de l'hospitalité à l'égard des animaux capturés. L'ours et le phoque ne sont pas, en effet, « réellement » tués quand on les harponne. Dans l'esprit des chasseurs, les bêtes se laissent apparemment tuer pour rendre visite à leurs frères humains et les aider. De ce fait, tout, dans l'iglou, doit être fait pour les respecter, les distraire. Des airs leur sont chantés à voix basse et certains termes comme celui de « couteau » sont soigneusement évités. Le phoque a besoin d'eau douce, qu'on le lui apporte dans un bol. (...) An Alaska (dans l'île saint-Laurent), on va même plus loin : sachant que l'ours aime fumer,

une pipe est allumée et placée dans la gueule. . (...) C'était seulement après quatre jours pour un mâle, cinq jours pour une femelle que l'on estimait que l'esprit de l'animal était censé « avoir rejoint les siens » et que les tabous pouvaient être levés.

Il n'est pas douteux que les explorateurs, avec leurs présomptueuses certitudes, aient frayé, consciemment ou non, la voie aux missionnaires. Ainsi à Thulé, visité par des Blancs pendant le XX^e siècle et parfois de très longs mois, les croyances chamaniques se sont-elles lentement affaiblies. (...) Arrivèrent les premiers évangélisateurs (1909). (...) Sur ces rives, et en raison de sa puissance matérielle, le Blanc jouit d'un grand prestige. Apparemment animé d'un vif désir de comprendre et influençable, l'Esquimau se fait attentif à la voix du missionnaire. Très vite, il est séduit par la prédication d'une religion qallunaaq qui, comme celle de l'angakkoq, fait état de miracles et d'extraordinaires prodiges. (...) En acquérant des formes de civilisation parfaitement étrangères, l'Esquimau s'est progressivement interdit de comprendre et de lire son propre abécédaire. Toutefois, même s'il n'a plus de chaman, l'Esquimau est encore trop ce qu'il est pour avoir oublié la foi et les tremblements de ses pères. Dans son tréfonds, il croit toujours à sa tradition, même s'il n'y recourt qu'aux moments ultimes. (...) Par comparaison avec ce qu'ils découvrent des Blancs, les Inuit ont maintenant la conviction qu'avant même d'être convertis ils vivaient déjà selon des principes très « chrétiens » et qu'ils mènent aujourd'hui une existence quasi sainte.

Chapitre VII

Le drame de la seconde expédition de Thulé

Le chef de l'expédition était Knud Rasmussen, personnalité à tous égards de premier plan, futur fondateur de l'esquimaologie ; âgé de trente-huit ans, créateur du comptoir de Thulé, c'était un animateur incomparable, d'une vive richesse de cœur. (...) la seconde expédition, dite de Thulé, contrairement à sa première expédition (1912), comportait des partenaires réellement scientifiques. (...) Aventurier passionné, cet homme rare, d'une personnalité complexe – Esquimau et de ce fait imprévisible ; fort et efficace, scientifique autodidacte, de formation « sauvage », ayant appris l'ethnologie sur place auprès des Inuit, en vivant parmi eux, maintenant soucieux de bâtir avec des collègues plus confirmés une grande œuvre – trouvait toujours en chacun ce qui l'agrandissait.

Après s'être longuement concertés, les six hommes, épuisés par la traversée de l'inlandsis dans sa section nord-occidentale et n'ayant plus qu'un équipement misérable (notamment des vêtements très usés), s'accordent à abandonner provisoirement au cap Agassiz leurs spécimens géologiques, leurs notes, et à se scinder en deux groupes. Knud Rasmussen, chef de l'expédition, quittera l'équipe arrière et accompagné d'un Esquimau, Aajaku (frère de mon compagnon Qaaqutsiaq), ira chercher lui-même de l'aide à Etah, en coupant à travers le plateau de la terre d'Inglefield. (...) L'équipe arrière (quatre hommes) dirigée par Wulff, cheminera jusqu'au lac, aussi lentement que la recherche du gibier le rendra nécessaire. Ainsi donc le groupe se divise. Décision importante. Nécessaire peut-être, mais dangereuse, compte tenu du caractère dépressif de Wulff. Maintes fois, sur l'inlandsis, il a refusé d'aller plus loin, et Rasmussen n'est pas sans savoir que lui seul a le pouvoir de lutter avec succès contre les terribles crises de découragement du botaniste et de l'obliger à poursuivre.

Depuis le départ de Rasmussen, au cap Agassiz, (Wulff) avoue à Lauge Koch, pour la première fois, qu'il se sent « mourant ». (...) Wulff devient toujours plus irritable ; il s'arrête en outre à chaque instant. Les trois hommes sont obligés d'attendre sans cesse leur

compagnon. A plusieurs reprises, note Freuchen, Wulff les a priés de poursuivre sans lui ; puis, quand ils ont disparu de l'autre côté d'un versant, il leur crie d'attendre. (...) Ayant atteint un petit ravin, Wulff déclare : « Eh bien, chers amis, je vais m'étendre et me reposer (...). Epouvantés, ses trois compagnons essaient de le dissuader. « Non, je n'en puis plus, reprend Wulff. C'est la fin. Faites-moi la faveur d'écrire deux lettres et de dire aux esquimaux de faire bouillir un peu d'eau afin que je puisse avoir chaud pendant que je dicterai. »

Ce n'est que trois jours après l'arrivée au cap Scott (le 2 septembre, en fin d'après midi), soit cinq jours après l'abandon de leur camarade, que deux caribous sont abattus. « Mais au même moment, un épais brouillard tomba sur le pays. Nous abandonnâmes alors définitivement toute pensée de sauver Wulff. Car il n'aurait pu être capable d'attendre dix jours, après son dernier repas, affirme son compagnon Lauge Koch (...). »

Six chasseurs expérimentés envoyés par Rasmussen avaient reçu oralement pour mission d'établir un dépôt sur les bords du lac et d'y laisser deux Esquimaux. Les quatre autres, munis de vivres, avaient à battre le pays au nord de ce dépôt afin de retrouver l'équipe de Wulff. Ce sont deux d'entre eux, comme on sait, que Koch devait rencontrer au cap Scott. Six hommes frais sont donc à pied d'œuvre. Une décision capitale doit être prise : rejoindre Etah ou porter immédiatement secours au malheureux Suédois si, contre tout espoir (peut-on jamais savoir ?), il en est encore temps. A tout le moins, rechercher son corps. D'abord rejoindre Etah, est-il finalement décidé (...) le groupe tout entier part en direction du sud, abandonnant donc une seconde fois le malheureux Wulff. (...) Koch, en rejoignant Etah, veut sans doute replacer le chef d'expédition devant sa responsabilité. Knud Rasmussen, profondément touché par la terrible nouvelle et encore épuisé, ne revient pas et d'ailleurs ne devra jamais revenir sur place. Un mois et demi plus tard seulement, des recherches furent entreprises par Koch et Aajuka pour retrouver le corps de Wulff et l'enterrer. C'était déjà la fin octobre. (...) mais jamais le corps ni le moindre indice (ossements, montre ou papiers) sur le sort exact du malheureux Suédois ne put être retrouvé.

Chapitre VIII

Notes sur la vie d'équipe en expédition Le « Nuannaarpoq » !

Je parle parfois avec Qaaqutsiaq de l'affaire Wulff. Je lui demande combien de jours, le cas échéant, il pourrait, l'automne, tenir sans nourriture. « Si je partais en bonne condition, le corps suffisamment « gras », deux à quatre semaines environ. Mais naturellement si je peux boire de l'eau tous les jours (...) Il n'est pas d'exemple d'Esquimau mort de faim sur un terrain de chasse, même avec peu de gibier, surtout s'il y a des lièvres. On mange tout, nous, même les crottes de lièvre et de renne, si nécessaire ! On lutte jusqu'au bout ! »

Qui dit expédition dit équipe. La première qualité d'un chef est de savoir recruter ses compagnons. Ce choix, qui exige une grande ouverture de vues, de la psychologie et du tact, est certes difficile, et il appelle une extrême attention. L'homogénéité de l'équipe en dépend. Si grande soit-elle, des heurts sont en effet inévitables. Ils resteront sans conséquences si chacun s'avère, comme l'Esquimau, d'une infinie patience, et si le lien qui unit les partenaires de l'équipe est fait d'intérêt pour l'œuvre commune, d'admiration, d'amitié pour le chef d'expédition et ce qu'il entreprend. C'est à lui, aux heures difficiles, par sa compétence, son allant, sa force de sympathie, sa densité intérieure, en fait sa qualité d'homme – générosité, intelligence, modestie et courage -, qu'il appartient de suppléer aux insuffisances de l'un ou de l'autre. la valeur de l'équipe est, en fin de compte, beaucoup moins fonction de celle de ses membres pris individuellement que des liens qui l'unissent à son animateur, les moyens et les

but étant clairement souscrits au départ. Les masques rapidement tombent ou se défont : l'homme sans caractère, sa « petitesse », sa « maigreur » se découvrent très vite à l'épreuve du froid. Rien n'est plus odieux à l'esquimau que le vedettariat et l'incompétence : « Ce cabot est un rien du tout. *Seqajuk* ! Bon à rien ! Regarde sa tête d'acteur ! Par grand froid, il ne doit rien en rester », me disaient les esquimaux d'un explorateur polaire que les magazines vantaient.

L'indigène qui accepte de partir, si bien payé soit-il, ne se considérera jamais (...) comme un salarié : il se sait maître de sa liberté. Il dédaigne l'argent. Ce qui importait à Kutsikitsok et Qaaqutsiaq, c'était, avant tout, de vivre avec moi une aventure qui leur paraissait nouvelle et de qualité, de participer à un voyage de « scientifique » (*ilisimasassarsiorneq*) qui les grandissait aux yeux des leurs et à leurs propres yeux ; de se révéler indispensables à ce Blanc précisément auquel, avec leur compétence technique et dans leurs territoires de chasse, ils étaient heureux de rendre service ; d'amasser aussi un lot d'histoires pour les hivers à venir, mais à la condition expresse que l'atmosphère journalière leur parût suffisamment « plaisante ». *Nuannaarpoq* ! selon leur expression.

Chapitre IX

Une chasse à l'ours

Sur la côte de Benton, près de la rivière, je retrouve les traces d'un camp préhistorique signalé par Rasmussen. (...) Sur le littoral couvert de graviers et de cailloux, Padloq dégage, près de notre base, les vestiges d'un stationnement humain (silex taillé, etc.). Je la retrouve, au retour d'une journée de mesures de pentes d'éboulis sur le plateau, accroupie sur le sol, fouillant et refouillant pour grossir le tas de vieux harpons fossiles qu'elle a gentiment préparé devant ma tente... manifestement, à une période antérieure – plus chaude – toute cette côte a été habitée. Aucune étude n'en a encore été faite.

Je suis à 10° du pôle, à 1100 kilomètres environ. Thulé, par traîneau, est à 500 kilomètres au sud, Savigssivik à 600 kilomètres. Le 21 dans la soirée, je décide de reprendre la route d'Unartoq (Terre d'Inglefield) où nous retrouverons le dépôt de vivres.

Chapitre X

Du Groenland au Canada par traîneaux à chiens

C'est le 23 mai que nous atteignons Inuarfissuaq (base de Marshall). (...) Nous nous réapprovisionnons, à mon dépôt principal d'Ulunartoq, en pétrole, tabac, café, sucre, et emportons l'intégralité des munitions. (...) Si la glace est bonne, il nous faudra à peine une vingtaine d'heures pour franchir la « frontière liquide » et effectuer la traversée.

la piste à nouveau, la piste : la file des trois traîneaux, les chiens qui trottent, leurs flatulences et leurs regards complices ; l'odeur qui se dégage des vêtements de peau ; les regards fatigués qui s'échangent ; les visages en sueur ; la routine dans la somnolence. Mais nous nous heurtons soudain au plus formidable enchevêtrement de glaces de pression qu'il m'ait été donné jusqu'alors d'affronter. Sa densité, sa hauteur croissante vont-elles nous contraindre à battre en retraite ? Simultanément à bas de nos traîneaux, nous nous dispersons comme mus par une nouvelle force, à la recherche des meilleurs passages. Sur des kilomètres, c'est un amoncellement de blocs de 2 à 4 mètres de hauteur, véritables murailles crénelées successives surgies des profondeurs (...).

Le 3, atteignant la terre d'Ellesmere, j'achève cette traversée Groenland-Canada qu'aucun Français n'avait encore entreprise. (...) Nous sommes au lieu même où, soixante-huit années auparavant, au cap Sabine, dix-huit explorateurs américains bloqués par les glaces mouraient de faim les uns après les autres au bout de longs mois d'attente et d'agonie. Cap Sabine : camp de la faim et de l'espoir perdu. Ce qui se révèle possible pour nous ne le fut pas pour eux. Pourquoi ?

Chapitre XI

Retour à Siorapaluk, la base d'hivernage

Chapitre XII

Approches de la psychologie esquimaude

Caméléonesque, l'Esquimau laisse à celui qui l'observe un souvenir complexe. des impressions aussi multiples que contradictoires. En vérité, en le voyant vivre, on croit regarder un prestigieux kaléidoscope. Spontané, comédien, il cherche tout à la fois à camper un rôle, celui que son insertion dans un petit groupe lui assigne, et à satisfaire son désir du moment. Il est rare qu'une réflexion rationnelle vienne tempérer, tronquer ou faire avorter une de ses impulsions. Souvent, c'est une nouvelle et irrésistible envie qui pourra, en s'imposant, s'y substituer. (...) On ne raisonne à peu près jamais ici ; on sent, l'intuition tenant souvent lieu de pensée.

De fait, dans sa langue, il n'existe aucun nombre qui dépasse le chiffre 20. 2 fois 10, c'est un homme complet : les quatre fois cinq doigts des mains et des pieds. Au-delà de 20, on préfère procéder par masses, par volumes. On apprécie... au jugé. L'Esquimau n'assure pas non plus le décompte précis de l'heure, mais le temps passé est apprécié d'après le mouvement du soleil (l'hiver d'après celui de la lune).

J'ai toujours été stupéfait de l'aisance avec laquelle ils s'adaptent à ce qui les intéresse : ils lisent mes cartes, à quelque échelle que ce soit, et sont capables d'en dresser, à propos de phénomènes encore non cartographiés, les courants, par exemple, qu'ils fixent sur le papier à partir de leurs observations directes sur les mouvements de icebergs et de la banquise. De même pour les sites d'oiseaux, ou archéologiques, les secteurs de chasse, etc. Mais l'esprit esquimau est, dans cette société de chasseurs, particulièrement incapable de s'arrêter longtemps à une idée sans lien avec des préoccupations de chasse. La politique, le monde, la peinture, la musique, l'ingénierie moderne, ces idées générales les indiffèrent. Non qu'ils ne leur accordent quelque importance, mais cela ne les intéresse pas.

En observant intensément ce que je fais et les moyens modernes dont je dispose (émetteur et récepteur radio, appareil de photo, matériel de cartographie), mais avec la volonté de paraître étrangers à cette expression d'un autre monde, que tout à la fois ils admirent mais dont ils ressentent les limites. Ils ont vu trop de Blancs, d'expéditions américaines et autres, désespérés sur leur propre terrain, pour ne pas s'être fait une idée des faiblesses humaines de cette société technique. (...) Leur sens de la direction est remarquable. Les moindres indices : traces dans la neige, inclinaison de la végétation, humidité ou sécheresse des parois rocheuses, direction des nuages, couleur plombée ou non du ciel, sens des pierres dans les torrents, épaisseur plus ou moins grande du sol dégelé, sont interprétés et permettent au chasseur perdu dans la tempête de se réorienter.

L'école, principal agent ethnocidaire, n'est que la projection de l'école occidentale qui participe d'un système de développement et d'une « économie de marché », d'une vue rationnelle des choses, qui ne peut avoir de prise ici qu'en traduisant au préalable l'originalité de ces esprits. Education, éducation, est-il dit partout par souci de bonne conscience. Education, progrès ? Mais dans quelle finalité ? Est-il prévu que l'autochtone éduque l'éducateur – généralement un Blanc – ignorant du génie de la culture qu'il est chargé d'enseigner ? Issue, nourrie par le lieu même, une culture est, par définition, l'égale de toute autre culture et, à moins de faire preuve de racisme culturel, l'éducateur se doit de faciliter, à tout prix, l'échange, le dialogue entre sa culture et celle dont il est chargé de vivifier les forces au travers de ses enfants. Eduquer et non détruire : les peuples hyperboréens, par leur intelligence instinctive, par leur appréhension particulière de l'espace et du temps, par leur sagesse ont beaucoup à apprendre à la société occidentale. Sur de nombreux plans : perception, parapsychologie, sagesse, lecture panthéiste de l'espace, vie communautaire et mépris de l'argent, ils sont très en avance sur nous. Ils ont gardé en fait, par respect et intimité avec la nature, la compréhension sensorielle de l'univers et l'esprit communautaire, ces qualités que nous avons perdues et qui, dans le nouveau monde de demain, s'avèreront indispensables. Comment sera donc jugée plus tard l'Ecole du Blanc sinon comme un abêtissement puisqu'elle mésestime ces vertus ?

L'administration danoise s'efforce patiemment d'éveiller en l'Esquimau groenlandais un esprit d'épargne. Toute sa politique d'élévation du niveau de vie en dépend. Une petite banque a été fondée à cette fin à Thulé même. Elle consent des taux d'intérêt, des avances. Mais l'Esquimau peut bien avoir un livret de Caisse d'Epargne. Il ne sait pas économiser. Son esprit résolument anticapitaliste, soucieux de partager, s'y oppose. Son goût de l'ostentation et des fêtes y répugne aussi : existe-t-il des fêtes chez les avarés ?

En cette communauté, le partage est de règle ; c'est la base même de ces sociétés essentiellement collectivistes. Il n'est jamais question de manger « en suisse » le moindre morceau de graisse de phoque. Tout surplus doit être partagé, l'accumulation individuelle étant résolument contraire à la « loi ». J'ai déjà signalé que le vol est ici tout à fait exceptionnel. Le Groenland est des rares pays au monde où il n'y ait pas encore de prison. Si des fous sont redoutés – il était d'usage jadis, dans les temps de pénurie principalement, de s'en défaire en les laissant mourir de froid dans les iglous de neige – les infirmes et les vieillards sont désormais pris en charge par la tribu. Chaque année, le « Conseil des chasseurs » décide du montant de l'aide qui leur sera allouée.

Chapitre XIII

Marche forcée sur Thulé

Quatrième partie

L'âge de fer. Thulé-Blue-Jay

Aussi loin que le regard se porte, ce ne sont qu'alignements de camions, appareils de levage, montagnes de caisses. Des charpentes dressent dans le ciel leurs grands bras métalliques. le long des versants, des excavatrices tentaculaires aux mâchoires énormes dans la fumée et la vapeur raclent, déblaient des tonnes de boue et de pierres que des bennes, d'un mouvement ininterrompu, vomissent dans la mer. Le souffle, le halètement de cette ville arrive jusqu'à nous. Il ne nous lâchera plus. (...) Des mille et des mille d'Américains », me dit Utaaq de sa voix éraillée. « Amerlaqaat, on peut plus les compter. Il en arrive du ciel tous les

jours ; il y a aussi *l'atomic bomb...* » (...) En forçant à peine ma pensée, je dirais même que c'est sans réaction apparente que les Esquimaux assistent en juin, puis en juillet, à la naissance et à la construction de la « ville ».

Debout près de sa maison et comme le retenant, je tente de convaincre, mais en vain, ce jeune administrateur d'interdire aux Américains, au moins à titre provisoire ou formel – et au nom du Conseil des chasseurs qu'il préside et qui n'a pas été saisi d'une telle opération – tout débarquement nouveau aussi longtemps qu'un accord local, dans l'intérêt des Esquimaux évidemment menacés, n'aura pas été pris. Combat de David contre Goliath. (...) garantis par le fonds annuel, les renards et les phoques pourraient être payés plus cher aux chasseurs. la vie matérielle en serait améliorée, non sous forme d'assistance, mais dans le cadre de la vie traditionnelle et de la production.

Chapitre premier

La base de 800 millions de dollars

Je rencontre soudain un général, le chef suprême de l'US Air Force, ici à Thulé. (...) On s'étonne : « Qu'ont donc fait nos services ? En cette base ultra-secrète, il y a depuis un an un Français. Et il va rentrer en Europe... C'est impossible... *French ? May be « communist »...* Un moment d'attente, qu'un peu prolongé j'aurais ressenti comme franchement désagréable, puis un officier sort de la salle de conférence et fait un geste à des hommes qui m'entourent : « *You ares cleared...* » Je suis libre !

On dit que... Thulé sera la plus forte base atomique du « Strategic Air Command ». (...) Sur des kilomètres, cette plaine est maintenant hérissée de grues géantes. Six grands hangars chauffés sont prévus pour abriter les plus gros avions.

Chapitre II

Le débarquement du 9 juillet, Inuk est condamné

Dans la journée du 9 juillet, précédée d'hélicoptères et de brise-glace, une formidable armada, la plus importante qui ait jamais été envoyée dans l'Arctique américain, a mouillé dans la rade. 4400 passagers et 300 000 tonnes de cargo dans ce seul convoi.

On assiste à des scènes cocasses. A un esquimau qui avait façonné une figurine en ivoire, un jeune Américain me demande de dire : « Please, telle the Eskimo d'en gratter beaucoup comme ça pour moi. More ! Qu'ils soient bien tous tout à fait pareils. Mais dites-lui que le prix à l'unité en sera diminué d'autant. Je donnerai five dollars pour chaque, au lieu de ten. » Je traduis. L'Esquimau sursaute.

- Ajourssiva ! C'est pas possible ! Dis-lui, à ce Qallunaaq à la manque, que plus il y en aura de pareils, plus ce sera cher, car plus ça sera embêtant à refaire !

Un rideau de fer s'établit désormais entre la base et le village, concrétisé par les soldats, fusil sur l'épaule. (...) Tout ce que (les esquimaux) convoitaient et n'obtenaient que parcimonieusement après de rudes journées de chasse, on le leur a donné ; on le leur a jeté même à profusion, avec indifférence. Quelques semaines plus tard, ils découvriront que l'organisation succède à la fête, la comptabilité à la gabegie. L'argent, facteur de corruption par excellence, est abondant et roi : le Blanc, un commerçant anonyme. Les jeunes chasseurs ont désormais pris une conscience aigüe de la médiocrité de leur existence matérielle.

En s'ouvrant au monde, une des rares sociétés de l'histoire à avoir jusqu'au XX^e siècle vécu un communisme primitif, pratiqué avec des vertus contraires l'égalité et la fraternité de nos aspirations révolutionnaires, va lentement se muer en société de production, d'émulation financière et de classes.

Je voudrais, l'espace d'un instant, revenir, une fois de plus, sur mes pensées. Il se peut que cette société communaliste, d'un autre âge apporte en effet un élément essentiel de réflexion pour notre société, quoique, bien entendu, elle soit, dans sa conception et son organisation, profondément différente du socialisme industriel. A Thulé, par exemple, il s'agit d'un communalisme de dimension restreinte, d'un petit groupe, réduit territorialement, parce que le contrôle physique, pratiqué par signes, doit être constamment exercé ; il est condamné à demeurer malthusien démographiquement et économiquement. Ce groupe redoute tout gouvernement, tout centralisme, tout commandement individualisé. L'anarcho-communalisme est d'autant plus présent que l'iglou, du fait des conditions économiques locales, est monofamiliale. L'individu, dans ce cadre communaliste, ne se permet de penser et d'agir que collectivement. Je ne dirigeais, par exemple, l'expédition qu'à travers le groupe. Les mouvements expansifs et impérialistes du type mongol ou viking sont parfaitement étrangers à ce mode de perception.

Groupe d'égaux de caractère répétitif, conservateur, il progresse au plus petit dénominateur commun de chacun. C'est ce qui explique sa pesanteur et sa difficulté d'innover, de se mettre en question. Il est également foncièrement anti-Etat (...). La volonté des esquimaux de Thulé de préserver depuis des milliers d'années leur individualisme, leur liberté surveillée dans cet anarcho-communalisme qu'ils ont au fil des siècles inventé, m'a toujours semblé pathétique. Il faut savoir ce que représente ce corset d'institutions, véritable esprit des lois auquel chacun se raccroche comme à une bouée de sauvetage ou au mât d'un navire en dérive. Le groupe est tout puissant, l'individu n'en est jamais que le porte-parole. La pensée de chacun, sa personnalité doivent être mises en commun pour contribuer au bien de tous. On ne dit pas « je pense », mais « le groupe pense », refoulant ainsi sa pensée la plus personnelle, et j'y ai été peu à peu moi-même conduit. N'être jamais en colère contre le groupe ; lui opposer un sourire confiant. Agir autrement aurait paru incongru, voire ridicule.

La loi du partage est de règle, qu'il s'agisse du gibier, de tout surplus de pêche ou de chasse – partage inégalitaire pour favoriser le meilleur chasseur et être un système efficace de production. Cette cellule qu'est la famille, si essentielle qu'elle soit à tous les titres – chasse, nourriture, éducation, vie affective – est, de temps à autre, brisée par l'Esquimau afin de ne pas nuire à l'épanouissement du groupe. C'est le sens même des fêtes collectives où sont redistribués les surplus de chaque famille. L'échange sexuel ritualisé des hommes et des femmes a aussi comme fonction sociale de ruiner l'esprit de possession réciproque qui peut découler de l'union du couple. L'adoption par une famille non apparentée d'un ou de plusieurs enfants d'une autre famille vivante procède de la même volonté de servir le groupe. Le vrai père est celui-là même dont on a emprunté le nom, c'est-à-dire une ombre de la communauté des morts ainsi présents parmi les vivants, et le groupe.

A ce groupe sacré, tout appartient en priorité : le sous-sol, l'eau, le territoire de chasse, le gibier. Lorsqu'un esquimau part à la chasse au phoque, il ne dit pas : « je vais tâcher d'avoir un phoque », mais « d'avoir ma part de phoque ». Et dans la crainte qu'une relation trop possessive puisse relier l'homme à un territoire, il est même établi tous les cinq ou six ans une rotation des habitations : une iglou n'est jamais le bien définitif d'une famille. Dans cet esprit, l'appropriation de secteurs clefs comme les falaises riches en oiseaux (Etah,

Siorapaluk) ou les zones où se trouve le fer météoritique (Savigssivik) ou de la stéatite ou du silex n'est pas possible du fait même de la rotation des habitants. De telles appropriations pourraient permettre une spécialisation du travail et, par là, une hiérarchie de fonction et une tentative d'exploitation d'une famille par une autre. C'est la volonté d'égalitarisme des chances et du travail qui justifie la multiplicité des partages et l'interdiction de l'accumulation des biens.

Pour cette raison qui est la crainte de faire place si peu que ce soit au processus inégalitaire, l'autorité ne peut être acceptée qu'à titre temporaire et déléguée. Cette société oblige donc les hommes, dans un esprit collectif, à constamment se dépasser dans leur égoïsme et leur tendance à l'individualisme. L'esprit de compétition ne doit s'exprimer qu'avec la volonté d'être le meilleur dans l'intérêt exclusif du groupe. Ne jamais mendier – un Inuk s'autosuffit – mais donner au groupe qui, seul, peut vous protéger. Et c'est étrangement le chœur des femmes, dont les enfants sont les témoins omniprésents – yeux et oreilles perpétuellement en éveil, iglous libres d'accès, accessibles à tous – qui assure en permanence la bonne observation des règles. Toute l'histoire de cette société, comme programmée génétiquement, traduit une aspiration à maintenir l'équilibre de ce système anarcho-communaliste – véritable écosystème qui me rappelle celui des plantes et des éboulis que j'étudie dans leur équilibre instable. L'homme procède de la nature dont les systèmes d'organisation l'ont inspiré ; le temps où l'homme et l'animal ne faisaient qu'un est, mentalement, proche.

Un groupe n'est pas statique, une société archaïque n'est pas sans histoire, et les Esquimaux de Thulé ont vécu des crises les conduisant au bord de leur effacement, notamment pendant le petit âge de glace 1600-1800, cependant qu'au Moyen Age, l'abondance du gibier les a conduits à une crise sociale, effet d'une expansion territoriale jusqu'au 80^e degré, et démographique également dangereuse. Envers et contre tout, les esquimaux ont toujours voulu, depuis des siècles, se maintenir ou retrouver cet équilibre, que seul l'anarcho-communalisme leur a permis, dans cette structure numérique, territoriale, socio-économique peu à peu élaborée comme s'ils ne disposaient pas d'alternative. Sans doute sont-ils conscients que, trop riche, le groupe risque de sombrer dans un système de classes – les plus forts écrasant les plus faibles, les kiffat – et que, trop pauvre, il peut éclater pour donner lieu au « sauve qui peut » et au « chacun pour soi ».

Je songe à la crainte que ces hommes si violents ont de leurs femmes. Est-elle due au pouvoir qu'elles pourraient prendre sur eux ? Est-ce bien elles qu'ils fuient sexuellement à travers les fêtes collectives ? Et de même, cette sensation que j'ai toujours eue en les regardant vivre – de l'extérieur pendant l'hiver, plus intimement dans notre groupe à cinq au printemps -, qu'ils jouent un rôle comme s'ils étaient en permanence sur une scène de théâtre, est-elle due – parallèlement aux liens profonds qui les lient au groupe – à leur impossible acceptation totale de ce communalisme oppressif auquel un milieu implacable et une peur ancestrale de la famine les ont contraintes depuis des siècles dans un isolat.

Il est certain que, pour ma part, je me suis senti constamment protégé par cette grande ombre tutélaire du groupe qui obligeait peut-être chacun à agir vis-à-vis de moi contrairement à ses impulsions profondes (agacement, antipathie, violence ou affection et amitié), et sous le regard du tribunal de cette conscience collective et historique que sont les femmes. Et je sais que tous me sont reconnaissants d'avoir été, comme eux, acteur et complice de leur vie quotidienne, d'avoir été aussi le chantre de cette conscience refoulée en leur exprimant la grandeur de leur longue histoire, de leur en avoir parfois fait saisir la réalité et ainsi d'avoir

aidé certains d'entre eux à se dépasser. (...) Enfin ils savent aussi et surtout que, bien qu'ils m'aient fait la confiance de me laisser saisir d'eux – en leur court et amical abandon – un peu de leur « face cachée », j'ai mesuré que pour autant leur autre face, celle réservée au groupe, n'en était pas moins, quoique apparemment théâtrale, tout aussi « vraie ».

Pour une première conclusion

Le 1^{er} mai 1979, le Groenland a acquis son autonomie interne dans le cadre de la Constitution danoise. Je connais personnellement la plupart des dirigeants du parti Siumut sud-groenlandais, qui avaient bien voulu venir à Rouen en 1969, au Congrès historique organisé à ma requête, avec René Cassin, prix Nobel, pour internationaliser le problème esquimau – et notamment groenlandais.

J'observe (...) que Copenhague n'accorde au Groenland son autonomie qu'*après* avoir autorisé une immigration danoise massive et installé des structures économiques et sociales irréversibles. Il faut se souvenir que, jusqu'en 1955, grâce à une sage politique danoise, la population d'origine européenne ne constituait au Groenland que 4,50% de la population (1960). Le Groenland ne faisait pas partie du Danemark et était sous sa protection. En 1955, il a été rattaché, sans référendum, au Danemark. Et l'immigration danoise autorisée a été facilitée par des investissements massifs. En 1967, elle représente près de 15% de la population ; stationnée dans les principales villes économiques de la côte sud-ouest, elle est dotée d'un pouvoir financier considérable et maîtresse de la logistique technique ; il lui a en outre été accordé, après six mois de résidence, le droit électoral.

je crains qu'il s'agisse une fois de plus d'une hypocrisie occidentale et que, contrairement aux idées d'un visionnaire comme le danois Rink en 1877, il s'instaure ici, sous l'alibi d'une autonomie interne, une politique économique qui ne puisse se traduire que par la dissolution progressive et accélérée de la société groenlandaise. Un Groenland groenlandais de façade mais, dans sa réalité économique et financière, profondément intégré à l'Occident industriel et à son colonialisme économique. (...) le monopole étant ainsi abandonné et le libre marché introduit, ce sera la loi du plus fort. le colonialisme économique, où les hommes d'affaires danois ont vicieusement engagé le Groenland, va transformer l'île. L'Europe espère à la fin des fins y trouver des ressources minières (uranium) et pétrolières et faire de ce territoire un espace d'exploration primaire.

Voilà bien un peuple qui donne à la sensation pure toute sa valeur, à l'intuition première sa prépondérance sur la pensée rationnelle. Cette perception première appréhende ce qui échappera toujours à la démarche dialectique, la totalité du réel ne se saisissant que par le dedans. La sensation est une préscience inspirée. La rationalité est d'abord un contrôle, une preuve de la justesse de la sensation immédiate.

Le mode d'existence de ces chasseurs, le seul possible si l'on veut vivre sur le pays, est condamné. Mais ce peuple, dans son originalité, l'est-il du même coup ? (...) le rôle du Blanc qui a découvert la hauteur de leur destin, leurs dons originaux, est précisément de continuer à les aider à mieux en prendre conscience. (...) Une éducation politique de ce peuple est donc d'urgence nécessaire afin de l'armer contre les dangers de l'assimilation culturelle et de ce qui lui est proposé sous couleur de progrès technique. Comme dans le nord de la Sibérie, ce peuple doit bénéficier, de toute urgence, par l'effet de primes dites du Nord

(assurées par les revenus de l'industrie) d'une rémunération élevée de ses productions de ressources naturelles, assurant, à l'économie de chasse, de pêche et d'élevage, des bases sûres et durables, conditions d'un niveau de vie égal au nôtre, comme c'est le cas en Sibérie nord-orientale par exemple.

Juin 1953-janvier 1954,
octobre 1975

Cinquième partie Et après ? Retours à Thulé 1967, 1969, 1972, 1982
--

En juillet 1950, la traversée Copenhague-Thulé – 3900 kilomètres – ne s'effectuait qu'en bateau : elle m'avait demandé vingt-trois jours de mer. Aujourd'hui, les 3900 kilomètres sont parcourus à l'altitude de 9400 mètres en quatre heures cinquante minutes, à 870 kilomètres/ heure.

De 1961 à 1963, après avoir analysé, avant qu'il ne soit trop tard, dans le plus infime détail la micro-économie de trois sociétés inuit canadiennes (à partir de 1960 environ, les Esquimaux ont exprimé la volonté de se faire appeler par leur nom, leur vrai nom : Inuit, pluriel d'Inuk, « homme par excellence »... Au Groenland, les Sud-Groenlandais s'appellent Kalaalit (pluriel de Kalaaleq) de chasse, d'autosubsistance, j'ai tenté de démontrer qu'il s'agit, dans les périodes fastes, d'une société d'abondance, une société de loisir et non de production, au temps de travail réduit. La chasse est un plaisir et s'inscrit dans une civilisation.

Très chers Esquimaux de Thulé... Que sont-ils devenus après les extraordinaires événements de juin 1951 ? Je les ai quittés troublés par ces trois mille martiens de l'US Air Force, venus du ciel (...). Troublés, le mot est trop faible. Terrifiés par le nouvel avenir technico-militaire qui leur était imposé ainsi. Je sais maintenant qu'un certain jour de l'été 1953, ils ont même été contraints, encore une fois sans consultation préalable de leur conseil de chasseurs, de quitter précipitamment leurs iglous, leurs morts, pour un Nord plus lointain, à l'abri des manœuvres militaires américaines. J'ai été mal informé par la voie officielle. Ce n'est pas *volontairement* qu'ils sont partis, mais bien contraints et forcés. Inuterssuaq, leur député, me le confirmera.

Qaaqutsiaq souffre dans son égalitarisme inuk et sa fierté que la résidence de l'administrateur-gouverneur domine avec morgue et suffisance le quartier des Inuit. (...) Trois enfants d'une dizaine d'années sortent d'une cabane et se plantent devant moi. Avec aplomb, les yeux dans les miens – impudence qui aurait fait blêmir, il y a vingt ans -, ils me demandent tout de go et mon nom et mon âge, puis, me tendant carrément la main après m'avoir suivi jusqu'à l'école : « Anguiasset ? », de l'argent ? me soufflent-ils à un moment bref où les danois, qui m'aident à porter les colis, ne peuvent entendre. Leurs chemises sont déchirées, leurs bottes de caoutchouc trouées. Les petits mendiants de Murillo : déjà.

Autour de moi, les enfants de Qaanaaq mâchent, à l'américaine, du chewing-gum : du matin au soir, leurs petites dents baignent dans le célèbre jus sucré. Il faut saisir le véritable drame dû à cette réalité apparemment insignifiante : faute de dents, l'homme, on le sait bien, ne peut plus mâcher la viande qui doit donc être avalée telle quelle. Des troubles gastriques s'en suivent. C'est à des « détails » de cette nature, aux présents divers – bonbons, sucre de

mélasse, etc. – des « bons » missionnaires et des « gentils » officiers que certaines îles polynésiennes, visitées au XIX^e siècle par les navigateurs étrangers, durent l'éradication de leur population. (...) En 1950 : aucune prothèse, quelques dents arrachées chez 5% de la population, certaines par les intéressés eux-mêmes. En 1967, un bon tiers de la population a des problèmes dentaires. (...) Un cinquième du groupe porte des lunettes, alors qu'en 1950 deux ou trois seulement en avaient et, généralement, en raison de leur grand âge. Quant aux enfants de cinq à dix ans, le port des lunettes est devenu indispensable pour un quart d'entre eux. Pas un n'en avait besoin en 1950.

A Thulé-Qaanaaq, l'eau courante est réservée aux seuls Danois ! Seuls, ils peuvent se laver et se doucher et – comble de mépris – cette eau est apportée jusqu'à leurs citernes par les Inuit eux-mêmes, dans les camions de la ville... Le village esquimau proprement dit, lui, n'a pas droit à l'eau sur l'évier. Les Inuit de Qaanaaq doivent donc obligatoirement aller chercher l'eau au robinet municipal et, pour se doucher, se rendre à l'hôpital. Ici, du jamais vu ; Blancs et Inuit étaient, jusqu'alors, égaux sur la piste comme au village.

On vient de pousser ma porte : je me lève et vais ouvrir. C'est Q..., chasseur de Qeqertaq. « Tu as dit que les Blancs veulent toujours maintenant être les *naalagaq* (les maîtres) et que c'est nous, les Inuit, qui faisons les plus sales travaux : tu as dit la vérité. Tu sais ce que je fais... ? » Q... se lève alors : Je suis anaakkarsuaq (la grande merde), la grande merde des Qallunaat de Thulé. Voilà ce que je suis, maintenant (...) Pourquoi les Blancs ne prennent-ils pas un Blanc pour faire ce travail ? Nous, les Inuit, on ne demande tout de même pas aux Qallunaat de ramasser nos crottes : on les jette nous-mêmes à nos chiens... »

« Et puis, je ne t'ai pas tout dit (la voix devient sourde, le ton saccadé) : les enfants n'ont plus de respect pour les parents, les vieux ne sont plus écoutés et c'est un *ajogi* (instituteur-catéchiste) qui remplace un père. Les Danski veulent que les enfants des hameaux soient internes à Thulé-Qaanaaq de septembre à mai (...). Le kayak, les chiens, la trappe, la couture, ils ne savent plus rien. Nos jeunes, tout juste bons pour parader et être des *kiffat* (domestiques) des Blancs. Alors, quand ils rentrent à la maison, ils ne font rien, rien de rien. (...) Alors, ils méprisent les chasseurs, courent les filles et se mettent à boire... Et puis, les filles, elles non plus, ne valent rien... C'est surtout elles qui ne valent plus rien : voilà qu'elles ne veulent plus épouser les chasseurs ! C'est trop dur d'être la femme d'un chasseur, disent-elles. Un employé de la boutique ou un mécanicien, bien au chaud dans son magasin, c'est plus sûr ! »

P..., femme de ménage à Qaanaaq. « Il ne faut pas s'étonner que les Inuit se mettent à boire. Beaucoup sont désespérés. On leur a volé leur avenir. Le chasseur est devenu pauvre le jour où l'argent (*anguissset*) a été introduit par vous autres, Blancs. Désormais, nous faisons tout pour l'argent ! A Siorapaluk, par exemple (je sais que ça t'intéresse), sur les sept kayaks, il n'en reste qu'un seul en peau de phoque. Les autres, ils sont en toile : les Inuit ont préféré vendre la peau de phoque destinée à faire les kayaks, pour se payer des cigarettes et de la bière. (...) maintenant, s'ils dépensent beaucoup d'argent pour nous, moi je pense qu'ils ont peur de nous ! Alors, ils trouvent de l'argent pour « daniser » nos enfants. Il y en a beaucoup d'Inuit qui n'aiment pas les Blancs, mais ceux qui les aiment encore et disent qu'ils sont gentils, bien des Inuit leur en veulent. Des chasseurs, y en aura plus dans vingt ans. La fourrure de renard et la peau de phoque ne sont pas vraiment payées. »

Je rends visite à Sakaeunngiuaq, le « petit angakkoq », si discret et fidèle. Il poursuit une pré-retraite dans une cabane, moderne mais mal conçue par l'Administration. Elle lui a

été concédée moyennant un contrat de location-vente très modéré. Cependant, ce ne sera jamais pour lui qu'une maison de Qallunaaq, à laquelle il n'attache aucun intérêt. Est-ce donc lui qui l'a construite ? Personne ne lui a rien demandé. Aussi laisse-t-il se détériorer les parpaings de contre-plaqué et de plâtre. Du toit bitumé, troué, s'écoule, goutte à goutte, l'eau de pluie dans un seau et des boîtes... Huit personnes vivent ici sur 25 mètres carrés, dont trois hommes parmi les plus ingénieux : tous très bricoleurs. Mais on dirait qu'ils se complaisent à regarder les plaies de la maison des Blancs s'élargir et s'infecter.

Imina, le visage impassible, assis devant sa cabane (...). 3 Tu as bien fait de revenir, je me fais vieux et je n'aurais pas voulu mourir sans te revoir. Souvent, je te parlais dans mes pensées : rien ne va plus ici. Ils – les jeunes, pas tous, c'est vrai – ont perdu jusqu'au respect d'eux-mêmes : certains sont devenus des *Seqajuk*, des feignants. (...) On n'est plus *ataaseq*, « un », le groupe est déchiré. (...) Personne n'ose dénoncer à la communauté l'un ou l'autre (...) faut pas s'étonner qu'il y ait des épidémies de suicides. Comme ça, des jeunes se tuent un jour. Ils se pendent, s'éclatent la tête au fusil. Du jamais vu. Je te disais, jadis, que le *perlerorneq* (l'hystérie), c'est avoir « mal à la vie ! », avoir trop de vie. C'est fini, le *perlernorneq* ; maintenant, c'est le contraire : ils n'ont pas assez de vie

De libre, l'esquimau est devenu le « kiffaq » du Blanc. C'est visible. (...) Un régime d'assistance, aggravé par la présence d'un fonctionnaire surpayé (relativement), se substitue progressivement au régime de production. L'abandon de la chasse n'est pas le fait de quelque crise de civilisation mais tout bonnement d'une scandaleuse sous-rémunération : un chasseur, en temps de travail et en investissement personnel d'outils de travail (bois de traîneau, fusils, chiens, kayaks, etc.) est payé trois fois moins que l'Esquimau balayeur ou aide-boutiquier, six fois moins qu'un ouvrier danois non spécialisé de la base américaine (qui, lui, est, en outre, logé, nourri et pratiquement habillé par son employeur), neuf fois moins qu'un travailleur spécialisé de ladite base (tel un chauffeur de taxi), quatorze fois qu'un menuisier ou un contremaître de la même base, vingt fois moins qu'un professeur de faculté français.

L'inuk sédentarisé devient propriétaire. Devant les charges accrues, il ne faut pas s'étonner : 1) que la production découragée s'effondre, alors même que de nouveaux besoins alimentaires, vestimentaires, techniques et culturels, coûteux, sont constamment éveillés par la boutique modernisée et l'école ; 2) que le chasseur, dans le besoin de numéraire, recherche un emploi salarié pour son fils. Le résultat de cette politique – ou de ce manque de politique – est celui que l'on constate dans tout le Tiers Monde. (...) Les marchés du phoque et du renard sauvage s'effondrent durablement, sous l'effet des campagnes écologistes de « Greenpeace », stigmatisant la cruauté des chasseurs de phoques, et de la réussite des élevages de renards en Europe, nourris avec de la farine de poisson.

La société anarcho-communaliste : une société du passé. L'anarcho-communalisme repose sur le principe de l'échange, de la non-accumulation afin de tendre à une société égalitaire. Cette antique société est évidemment condamnée à partir du moment où l'économie du salariat, la propriété privée (maison, bateau à moteur) se développent en son sein. La décadence de la société de chasse plurimillénaire relève plus d'un système économique et du code civil qui le soutient que de je ne sais quel « choc de culture ». Ce n'est pas culture danoise ou le christianisme qui ont d'abord ruiné ces sociétés élémentaires, mais bien le système commerçant et capitaliste, avec ses lois d'économie de marché et de rentabilité, que l'on a insidieusement introduit progressivement en elles, en coexistence avec le système d'indivision traditionnel et une économie d'autosubsistance dont les perspectives civilisationnelles étaient tout autres.

Dans un pays giboyeux, on observe donc la coexistence d'un système « capitaliste » avec son « économie de marché » et de l'antique société des Inuit égalitariste. Dans le même temps se développe une mutation technique accélérée qui, en ruinant les producteurs (canot à moteur coûteux, fusil à répétition) et en détruisant à terme le potentiel biogénique, ne peut qu'appauvrir les Esquimaux au régime de développement zéro. Des deux sociétés, la dano-esquimaude riche, l'esquimaude traditionnelle pauvre, il en est une qui ne peut qu'absorber l'autre. Les deux systèmes sont en effet d'esprit si opposé qu'ils sont incommunicants : le communalisme est soucieux d'égalitarisme, d'échange immédiat des surplus et d'équilibre écologique avec le milieu naturel ; le capitalisme est individualiste et, dans la nécessité de profit immédiat, toujours plus grand. (...) dans une société qui n'en avait pas la moindre idée, s'est glissée dans les esprits la notion de valeur d'échange. Jadis, l'Esquimau ne pouvait voir une marchandise dans le surplus de gibier qu'il avait chassé. Le surplus de morse ou de phoque était pour lui un événement heureux, rappelant l'alliance fondamentale entre le groupe et la nature et dont il convenait de ne pas abuser ! D'instinct égalitaire, il devait le répartir aussitôt et d'autant plus obligatoirement dans le groupe, qu'il n'en était qu'un agent, et cette répartition devait être faite sans la moindre idée d'investissement individuel. (...) Il a fallu l'ouverture progressive, à partir de 1936, de cette région isolée à l'économie de marché, accélérée, après la création de la base américaine, aux alentours de juin 1955, pour que l'idée d'échange, avec une valeur ajoutée et un profit, se développe chez ces hommes. Le gibier ne fait plus partie « socialement » du groupe. La notion de surplus de chasse, avec sa traduction monétaire, est investi d'une valeur d'échange, de profit individuel, de prêt bancaire individuel ; s'y ajoutent les notions de propriété individuelle de la maison, de capitalisation, d'intérêt du capital déposé en banque. Cet univers commercial immense et inconnu, dont les règles sont entre les mains des Blancs, là-bas très loin dans le Sud, ruine les fondements socio-économiques et religio-écologiques du groupe communautaire.

Aujourd'hui, un « code de lois qui semble avoir été fait pour un citoyen « idéal », naissant enfant trouvé et mourant célibataire, un code qui rend tout viager, où la famille est un inconvénient pour l'homme, où toute œuvre collective et à longue échéance est interdite, où les unités morales sont dissoutes à chaque décès, où l'homme avisé est l'égoïste qui s'organise pour avoir le moins de devoirs possible, où la propriété est connue non comme une chose morale, mais comme une jouissance toujours appréciable en argent. Comment ne pas se rendre à l'évidence qu'un tel code ne peut engendrer que faiblesse et petitesse » (Ernest Renan).

Les 2-5 mai 1973, je préside, au Havre, sous l'égide du Centre d'études arctiques (CNRS), un congrès international sur le pétrole arctique. (...) Les principales compagnies pétrolières sont présentes (...). Pétrole et gaz se sont avérés, ces dernières années, si abondants sur la côte nord de l'Alaska, dans le Nord-Ouest canadien (péninsule de Nicholls) et en Sibérie occidentale qu'une appréciation, même prudente, évalue ces réserves hydrocarburifères à près du quart de toutes celles de la planète. (...) Qu'une compagnie pétrolière qui dépense dans l'Arctique, pour une campagne de prospection et de forages, 20 000 dollars par jour continue à refuser toute royauté à de pauvres gens habitant ces territoires depuis des millénaires est inadmissible. Toutes les lois du monde n'empêcheront pas que cette terre soit la leur et, dans les discussions actuelles, l'on doit partir précisément de ce droit ; le reste est aimable bavardage.

« Ne vous avisez pas d'ignorer nos droits... » souligne d'emblée, avec une fêlure d'émotion dans la voix, James Wah-Shee, debout à la tribune. « Nous pensons que nos

revendications doivent être reconnues et réglées par notre gouvernement, à moins que les compagnies pétrolières ne veuillent se retrouver devant les tribunaux. » Un long silence suit cette déclaration. Pour éviter que la tension ne diminue, Robert Petersen, Groenlandais né à Sukkertoppen, intervient aussitôt. Esquimologue réputé, linguiste à l'université de Copenhague, il est président de la délégation groenlandaise. (...) Le Groenlandais Moses Olsen, syndicaliste né en 1938 à Holsteinborg, fils de chasseur et membre élu du Folketing depuis 1971, en tant que secrétaire général de l'Organisation groenlandaise des chasseurs et des pêcheurs groenlandais, lui succède : « Au cours des dernières années, la recherche du pétrole a permis d'envisager une nouvelle source de revenus... Nous sommes sceptiques. Nous ne pensons pas que les avantages principaux seront pour les autochtones, sans doute à cause du manque d'éducation et de formation. Jusqu'à présent, il n'y a pas de programme technique permettant de les éduquer et de les former... Il faut que l'on trouve des moyens pour former les autochtones, afin qu'ils puissent participer et travailler, à tous les niveaux, dans l'industrie du pétrole... »

Nous répondrons donc que nous ne serions pas intéressés par l'installation d'une exploitation du pétrole si nous ne pouvions être responsables. (...) « S'il n'y a pas de décision ou si elle est médiocre, nous aurons une génération de chefs inuit qui combattront pendant des années pour protéger leur terre et celles qui ont été perdues. » (...) N. Tagak Curley, de Coral Harbour dans l'île arctique canadienne de Southampton, président-fondateur de la Fédération esquimaude du Canada (Inuit Tapirisat), l'organisme esquimau, qui, dans tout le Canada, redonne confiance aux Inuit, va plus loin (...) : « Nous désirons que notre pays soit vraiment entre nos mains », déclare-t-il. C'était rejoindre les violentes doléances des esquimaux québécois. « Les Esquimaux ont à conduire leurs propres affaires sur leurs propres terres ; ceci n'est pas la terre des Blancs. Vous, hommes blancs, avez vos propres boss dans votre propre terre ; nous désirons aussi avoir les nôtres dans notre propre terre... »

Il est faux que les sociétés pétrolières et les gouvernements ne soient pas soucieux – je puis en témoigner, ayant été consultant de plusieurs de ces gouvernements – d'avoir bonne conscience. Ils ne souhaitent plus être tenus pour responsables – encore une fois – d'un nouvel ethnocide, même si on ne peut nier qu'un déplorable système économique et financier, avec sa froide logique, est toujours en vigueur ; le mouvement autochtone a pris une telle ampleur que les administrations, malgré une inertie aveugle, ne pourront bientôt plus avoir de prise sur les événements, à moins que des réformes drastiques, très vite, ne soient adoptées. (...) Je ne saurais assez me répéter : une « double » indépendance politique et économique est nécessaire pour qu'une minorité soit en mesure de se défendre.

Les impressions pessimistes que j'avais gardées de mes précédents séjours à Thulé, en 1967, 1969 et 1972, furent en partie levées, lors de mon dernier séjour en juillet-septembre 1982. En 1950-1951, j'ai connu les Inuit de la tradition. La seconde génération – celle que j'ai découverte lors de mon séjour en 1967 – a été mise knock-out par un contact mal préparé d'une brutalité inouïe. La troisième génération, celle de 1984, cherche à tâtons, comme dans la brume, à définir aussi rapidement que possible une voie nouvelle, préservant son identité actuelle. De ce « fait », elle a dû se lancer dans les arcanes de la politique, s'initiant aux problèmes de marché, de balances financières. Nouveau métier, la « politique » devient le privilège de quelques familles. La quatrième génération se prépare, grâce à une éducation « inuit » et de nombreux voyages à l'étranger – je connais une excellente journaliste groenlandaise, Helena Risager, qui allée à titre de séjour et d'information en Afrique centrale et en Chine -, à mieux résister. Cette génération, très ouverte, est résolue à s'engager dans une

double vie et de chasseur-pêcheur inuit, et de salarié de Blanc, au service d'une société civile à inventer.

Les Inuit n'acceptent plus que soit oblitérée leur part évidente dans l'exploration scientifique des régions polaires. Les 7-10 novembre 1983, Iggianguaq Utaaq, fils du célèbre compagnon de Peary au pôle et demi-frère de mon compagnon Kutsikitsok, a été, à ma requête, invité par le Centre national de la recherche scientifique. Il a participé aux débats de ce premier congrès de l'histoire sur le pôle. (...) Iggianguaq devait recevoir à Paris, en l'honneur de son père, et en présence de tout le congrès et des mains du chef de cabinet du ministre de la Culture, Jack Lang, une médaille d'argent de la Société de géographie, la même que celle qui avait été remise aux quatre conquérants du pôle présents à Paris. Du jamais vu. Inutile de dire combien un tel honneur – jamais encore accordé, dans un tel cadre scientifique, à un esquimau Polaire et de surcroît en France – m'est allé droit au cœur.

Il faut absolument prendre conscience que les sociétés autochtones du dernier espace vierge de la planète ont hiberné jusqu'à l'aube de l'en 2000. Elles ont, sans nul doute, un message à nous communiquer, alors que nos civilisations sont, dans nos villes inhumaines, en péril de mort du fait du nucléaire et de la pollution, et de leur impuissance intellectuelle à redresser une évolution inquiétante. Ce message inuit est une philosophie, celle d'une unité retrouvée entre l'homme et la nature : à ce titre, les sociétés boréales, longtemps hibernantes, sont des peuples d'avenir. (...) Il est vraisemblable que ces peuples du passé constituent déjà une part des chances de notre avenir, à nous Occidentaux, appelés, dans la crise majeure que nous connaissons, à vivre un pluriculturalisme, du fait de l'immigration, conséquence de la profonde crise démographique que nous subissons. (...) je suis confiant pour l'avenir, si, je le répète, le Groenland maîtrise l'argent qui menace, là aussi, de devenir une fin en soi.

Juin 1988